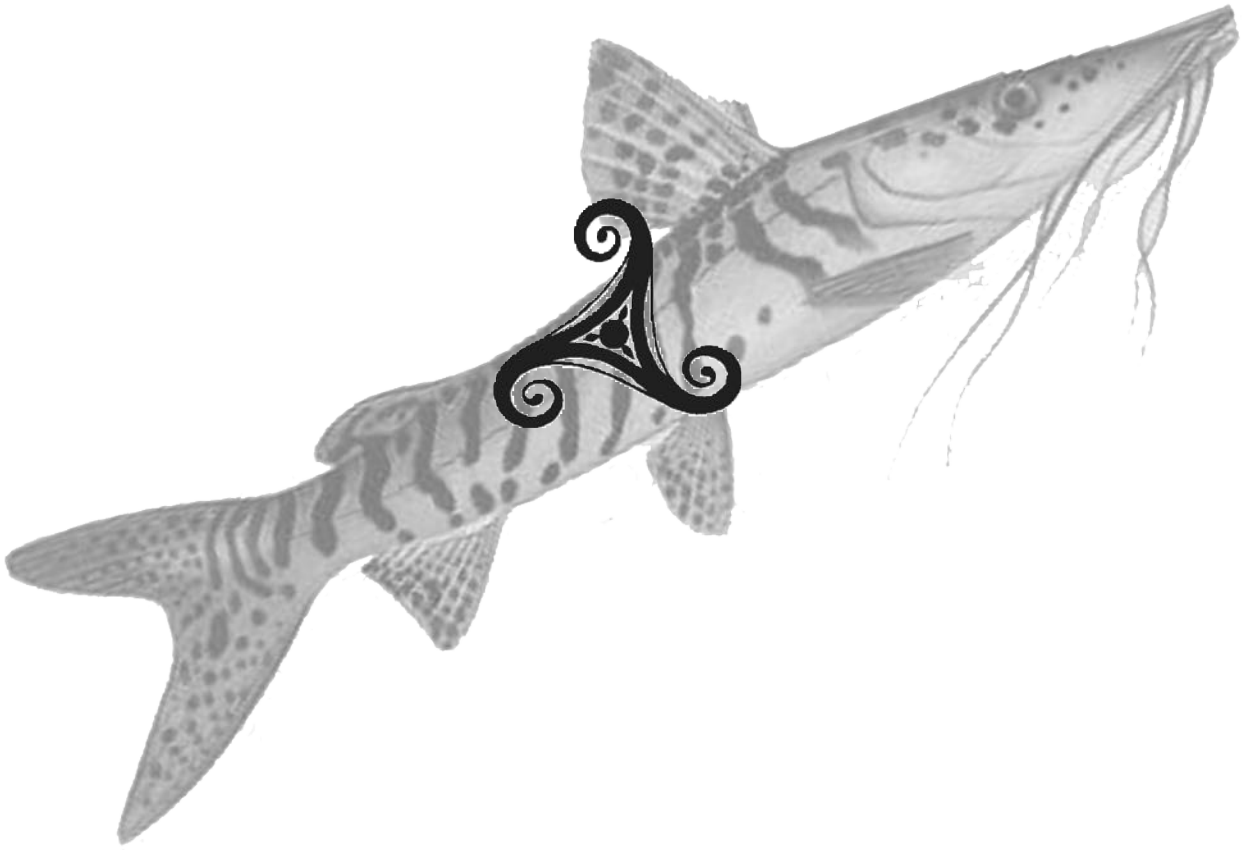
la lettre powysienne



numéro 18 – automne 2009

Sommaire

Editorial . . . . . p. 1
My First Publication, J.C. Powys . . . . . p. 2
Ma Première Œuvre Publiée, J.C. Powys . . . . . p. 3
Porius and the So-Called "Dark Ages", W.J. Keith . . . . p. 6
Porius et les années "obscures" du Haut Moyen-Age, W.J. Keith . p. 7
Béla Hamvas and "old Powys", Béla Hamvas p.14
Béla Hamvas et le "vieux Powys", Béla Hamvas p.15
Powysian Presence, Odon p.20
Présence powysienne, Odon p.21
The Powys and their circle (2), Alyse Gregory p.22
Les Powys et leur cercle (2), Alyse Gregory p.23
Letter to Marjorie Ingilby, Alyse Gregory p.32
Lettre à Marjorie Ingilby, Alyse Gregory p.33
Letter to Lucy, Phyllis Playter p.34
Lettre à Lucy, Phyllis Playter p.35
Le saut du poisson ou l'obligation du bonheur, Rafael Squirru . . p.36
Talking to Phyllis Playter, Patricia Dawson p.42
Conversation avec Phyllis Playter, Patricia Dawson p.43
Pêle-Mêle p.42
Pêle-Mêle (English) p.43
Fabuleux Powys, Michel Gresset p.46
Fabulous Powys, Michel Gresset p.47
Solitude et Bonheur, Christine Jordis p.48
Solitude and Happiness, Christine Jordis p.49
El salto del pez (extract), Rafael Squirru p.52

La photographie p.2 est de Paul Neville.

The photograph p.2 is by Paul Neville.

Traductions et photographies de J. Peltier sauf indication contraire

Translations and photographs by J. Peltier unless otherwise indicated

Editorial

ENTRE 1896, date de publication de *Odes & Other Poems* d'un jeune inconnu et 1951, année où paraît *Porius*, romance 'romano-galloise', que de chemin parcouru! Cinquante-cinq années de création intense dans toutes les directions, poèmes, essais, correspondance énorme, journaux intimes et surtout une production de chefs d'œuvre situés d'abord dans le Wessex si cher à Hardy, puis enfin dans le Pays de Galles, pays presque mythique, vers lequel l'écrivain-barde entrainera sa compagne américaine, à Corwen puis à Blaenau-Ffestiniog, ville minière toute grise qu'il nomme plaisamment, s'inspirant de son cher Aristophane, ville du "coucou-et-des-nuages". Et parmi ses essais, *Une philosophie de la solitude* est sans nul doute un des plus importants, ce qui n'a pas échappé à des lecteurs avertis jusqu'en Argentine. L'influence de Powys est ressentie aussi en Hongrie, où un de ses lecteurs, Béla Hamvas, qui vit une existence fort difficile, s'émerveille de se sentir si proche de lui par la pensée, au point de ne pouvoir s'empêcher d'évoquer avec fierté sa correspondance avec Powys à des amis comme Károly Kerényi, le grand spécialiste hongrois des mythes grecs.

D'autres personnes que John Cowper se trouvent évoquées dans ce numéro, dont Alyse Gregory, à travers des passages de son journal inédit. Elle a su être à l'écoute et observer les membres de la famille ou ses amis. Nous découvrirons, dans ces extraits de lettres ou de pensées hâtivement jetées sur le papier, à travers l'écriture manuscrite d'Alyse et de Phyllis, et les fines pattes de mouche nerveuses de Béla Hamvas, quelque reflet de la personnalité de chacun

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

BETWEEN the publication in 1896 of *Odes & Other Poems*, a book of verse by a young unknown writer, and 1951 when the 'Roman-Welsh' *Porius* was published, what a long and fruitful journey accomplished! Fifty-five years of intense creation in all directions, poems, essays, a huge correspondence, diaries and above all a series of 'romances', taking place first in the Wessex so dear to Hardy, and then in Wales, an almost mythical country to which the bard-writer will carry off his American companion, first to Corwen, and then to Blaenau-Ffestiniog, a grey mining town which, following his dear Aristophanes, he pleasantly calls "a cloud-cuckoo town". As for his essays, *A Philosophy of Solitude* is undoubtedly one of the more important, a fact which did not escape the attention of well-informed readers living as far away as Argentina. Powys's influence is also palpable in Hungary where Béla Hamvas, who was at the time living in dire straits, marvelled to feel their minds so close, to the point where he could not refrain from proudly mentioning his correspondence with Powys to such friends as Károly Kerényi, the great Hungarian specialist of Greek myths.

Apart from John Cowper, other people are evoked in this issue, and first of all Alyse Gregory, through some passages of her unpublished diaries. She had the art of being attentive to and carefully observing members of the Powys family or her friends. We will also discover with some extracts from letters, or thoughts put hurriedly to paper in the handwriting of Alyse and Phyllis, as well as in the fine and nervous hand of Béla Hamvas, something intensely alive in each.

My First Publication[1]

I EXPECT no author, however old he may grow, before death or blindness or complete dotage ends his career, can altogether forget his feelings at seeing his work in print for the first time.

In the year 1896, when I was twenty-two, a thin little book of my verse, beautifully bound in a pale green cover ornamented by shining golden flowers, was published by William Ryder[2] and Co, of London.

The Booksellers' reviewer enquired: "How many poets has England today? Has she half a dozen? Into this small exclusive circle Mr. Powys may perhaps one day come."

So indeed I thought myself! And how well I remember being seated under one of those massive sea-breaking concrete groins on the beach of Hove, West Brighton, now officially known as Hove in the County of Sussex, and reading as only an author with his first work in print *can* read, quite alone and at an hour when that famous beach was practically deserted, and to no listener but "the windy surges", the first galley-proofs of *any* book, not to speak of one of my own, which I had ever seen. What things of marvel galley-proofs are! Were the pages which in the middle of the Sixteen Century Dolet and Rabelais read fresh from that German press of Sebastian Gryphius, in the French city of Lyons or Lugdunum, "ubi sedes est studiorem [sic][3] meorum", as the latter calls it, more akin to a galley-proof or to a page-proof? More akin than to either of these, I daresay, to a Papyrus or one of Periclean age!

The next time I had to read in proof printed thoughts out of my own head—the head of an actor and preacher rather than of an artist or thinker—was when in New York City my lecture manager, G. Arnold Shaw[4], who was like a brother to me, published my first novel, entitled "Wood and Stone", and my first semi-philosophical treatise, entitled "The War and Culture"[5]. Thomas Hardy's novels were the inspiration of the former work, and the bold but not very heroic desire to confound the Kaiser by challenging the cultural influence of Professor Munsterberg was the rather obscure purpose of the latter.

[1] J.C. Powys, *Mark Twain Quarterly* IX, n°2, 1952. My thanks to Louise de Bruin for providing a copy of this text.

[2] William Rider, in fact. *Odes and Other Poems*, London: William Rider, 1896; Village Press, 1975.

[3] Louise de Bruin remarks that it should be "studiorum".

[4] Geoffrey Arnold Shaw (1884-1937). See *The Ideal Ringmaster, A Biographical Sketch of G. Arnold Shaw*, Paul Roberts, Bath: The Powys Society, 1996.

[5] *The War and Culture*, New York: G. Arnold Shaw, 1914; Village Press, 1975.

Ma Première Œuvre Publiée[1]

JE SUPPOSE qu'aucun auteur, quelque soit l'âge auquel il parvienne, avant que la mort, la cécité ou un gâtisme total mette fin à sa carrière, ne peut tout à fait oublier ce qu'il a ressenti lorsqu'il a vu pour la première fois une de ses œuvres imprimée.

En 1896—j'avais vingt-deux ans—fut publié par les soins de William Rider & Co, à Londres un mince recueil de mes poèmes, avec une superbe reliure vert pâle ornée de fleurs d'un or brillant[2].

Dans la revue *The Bookseller* un critique s'interrogeait: "Combien de poètes l'Angleterre possède-t-elle aujourd'hui? En a-t-elle une demi-douzaine? De ce petit cercle exclusif M. Powys pourrait bien un jour faire partie."

C'est en effet ce que je pensais! J'étais assis, je m'en souviens parfaitement bien, à l'abri d'un de ces massifs épis de protection côtière en béton sur la plage de Hove, West Brighton (désormais officiellement Hove dans le comté du Sussex), lisant comme seul un auteur devant son premier ouvrage imprimé *peut* lire, tout à fait seul, à une heure où cette célèbre plage était pratiquement déserte, sans autre auditeur que "les sautes de vent", les premiers placards que j'eûs jamais vus de *quelque livre* que ce soit, et encore moins d'un des miens. Quelles merveilles que les placards! Les pages qu'au milieu du seizième siècle Dolet et Rabelais lisaient, fraîchement sorties des presses de Sébastien Gryphe, dans la cité française de Lyon, ou Lugdunum, "ubi sedes est studiorem meorum"[3], comme Rabelais le dit, étaient-elles plus semblables aux placards ou aux épreuves? Je pense qu'elles devaient plutôt ressembler à un papyrus ou une tablette du temps de Périclès!

La fois suivante où j'ai dû lire les épreuves des pensées imprimées sorties de ma tête—tête d'un acteur et prédicateur plutôt que d'un artiste ou d'un penseur—se présenta lorsqu'à New York l'organisateur de mes tournées de conférences, G. Arnold Shaw[4], qui était comme un frère pour moi, publia mon premier roman, intitulé "Wood and Stone" et mon premier pamphlet semi-philosophique, "La Guerre et la Culture"[5]. Le premier des deux m'avait été inspiré par les romans de Thomas Hardy, et le désir audacieux mais pas très héroïque de désarçonner le Kaiser en remettant en question l'influence culturelle du Professeur Munsterberg fut le but quelque peu obscur du second.

En ce qui concerne "Wood and Stone", que j'étais en fait en train d'écrire avant que n'éclate la guerre de 1914 et que mes parents étaient encore tous deux en vie, je me souviens très bien de mes problèmes de conscience dont—(car je dévore avec exactement la même avidité la fiction qui paraît de nos jours—bien qu'elle soit si différente—que celle avec laquelle je dévorais chacun des ouvrages de Hardy au fur et à mesure de leur publication, à commencer par "Tess" quand j'étais encore à l'école primaire)—dont, donc, je vois très clairement que sont

[1] J.C. Powys, *Mark Twain Quaterly* IX, n°2, 1952. Merci à Louise de Bruin pour m'en avoir communiqué le texte.

[2] *Odes and Other Poems*, London: William Rider, 1896; Village Press, 1975.

[3] Louise de Bruin remarque que ce devrait être plutôt "studiorum".

[4] Geoffrey Arnold Shaw (1884-1937). Voir *The Ideal Ringmaster, A Biographical Sketch of G. Arnold Shaw*, Paul Roberts, Bath: The Powys Society, 1996, et *Autobiographie*.

[5] *The War and Culture*, New York: G. Arnold Shaw, 1914; Village Press, 1975. Non traduit.

In regard to “Wood and Stone”, which I was actually writing before the 1914 war broke out and when both my parents were still alive, I recollect so well going through certain moral tensions to which—(as I devour the fiction of the present day with exactly the same greediness—though how different it is!—with which I devoured every single one of Hardy’s works as they appeared, beginning with “Tess” when I was a preparatory schoolboy)—to which I can clearly see our younger writers, both male and female, are airily and lightly immune. How far ought I, I kept asking myself, as I was writing that first of my novels, and I shall hold to the end that my novels, born preacher though I am, represent the most lasting as well as the most satisfactory way wherewith I have, according to that deep and world-old saying “earned my living”, how far ought I to allow myself vicariously to enjoy the wickedness of my wicked characters when they really are feeling genuine delight in genuine wickedness? I will only say here that neither in the case of “Wood and Stone” or “Rodmoor” did I decide that it was necessary to resist the temptation to enjoy vicariously the wickedness of my wicked characters. Of course, most modern readers will roundly protest at this point and indignantly demand: “What in the name of reason do I mean when I talk of wickedness?” *That question* I will answer at once. I mean only one thing, I mean cruelty. Even the most modern of modern writers knows what cruelty is; and I would be surprised if such a one wouldn’t be driven, by his or her conscience, to confess that in the course of his or her career, whether long or short as an author, there have arrived moments when they have enjoyed their own descriptions of cruelty.

Now this prolonged and imaginative crisis in my novel writing came to an end after I had written the first two of my novels, namely “Wood and Stone” and “Rodmoor”. With “Wolf Solent” and “Ducdame” I entered upon a completely new fictional epoch in my attitude to literary descriptions of cruelty whether mental or physical. I do not mean I avoided it as an element in life, but I avoided those peculiar and special aspects of it in which as a person, apart from authorship, I knew I might be tempted to derive pleasure. And ever since that extremely uncomfortable tug-of-war in my lively imagination I have followed very craftily and cunningly a categorical imperative of my own in and out of those dangerous reefs and shoals. Of course, I’ve introduced plenty of wicked people and plenty of wicked doings. Who can be a proper novelist without including these? But since finishing those first two tales I’ve followed the compass needle of an extremely clear-cut difference between ocean-paths that to others *might seem almost identical.*

And that the “sea-change” I went through as a novelist is neither religious nor anti-religious, neither orthodox nor heretical, is proved by the particular nature of one sea-track to escape in the difficult art of aesthetic navigation which I worked out for myself by the use of some historical chart of those perilous waters that might very well have been written on papyrus for my especial help by Zenodotus, the greatest of the three famous Librarians of the ancient Alexandrian Library, and reached Weymouth Harbour in a Carthaginian bottle, for the chart recommended neither the orthodox course nor the heretical course as the best sea-course for my particular temper but on the contrary, though I was writing prose, a purely poetic one.

John Cowper Powys

exempts avec désinvolture et non sans légèreté nos jeunes écrivains des deux sexes. Jusqu'où devais-je, je ne cessais de me demander, tandis que j'écrivais ce tout premier roman, et je soutiendrai jusqu'au bout que mes romans représentent, même si je suis orateur-né, le moyen le plus durable et le plus satisfaisant grâce auquel j'ai, selon la très profonde et vénérable expression, "gagné ma vie", jusqu'où donc devais-je me permettre de jouir par procuration de l'iniquité de mes personnages les plus vicieux quand eux-mêmes ressentent une véritable jouissance à faire véritablement le mal? Je me bornerai ici à dire que ni dans le cas de "Wood and Stone" ni dans celui de "Rodmoor" je n'avais décidé qu'il me fallait résister à la tentation de jouir indirectement de l'iniquité de mes personnages vicieux. Bien sûr, lisant ceci, la plupart des lecteurs de nos jours vont, indignés, protester vivement et me questionner sans aménité: "Qu'est-ce que je peux bien vouloir dire quand je parle d'iniquité?" *A cette question* je vais répondre immédiatement. Je parle ici d'une seule chose, je parle de cruauté. Même le plus moderne des écrivains modernes sait ce qu'est la cruauté; et je serais surpris s'il en était un seul ou une seule que sa conscience n'obligerait pas à avouer que dans le cours de sa carrière, longue ou courte en tant qu'auteur, il ou elle avait en effet connu des moments où ses descriptions de la cruauté lui avaient donné du plaisir.

Néanmoins cette longue crise imaginative dans l'écriture de mes romans prit fin après l'écriture de ces deux premiers romans, "Wood and Stone" et "Rodmoor". Avec "Wolf Solent" et "Givre et Sang"[6] j'ai abordé dans le domaine de la fiction une toute nouvelle ère dans mon attitude vis-à-vis des descriptions littéraires de la cruauté, qu'elle soit mentale ou physique. Je ne veux pas dire par là que je l'ai évitée en tant qu'élément dans la vie, mais j'en ai évité les aspects particuliers, dont, en tant que personne, indépendamment de l'écrivain, je savais que je pourrais être amené à en avoir du plaisir. Et depuis ce long combat extrêmement inconfortable dans mon imagination exacerbée, j'ai suivi de manière astucieuse et habile un impératif catégorique à ma façon pour naviguer entre ces écueils et ces hauts-fonds. J'ai bien entendu introduit un grand nombre de personnages vicieux et d'actes iniques. Peut-on être un véritable romancier sans y avoir recours? Mais, après avoir achevé ces deux premiers romans, j'ai suivi l'aiguille de la boussole montrant une très nette différence entre des routes maritimes qui pour d'autres *pourraient apparaître comme presque identiques.*

Et que ce "tsunami" enduré en tant que romancier n'est ni religieux ni anti-religieux, ni orthodoxe ni hérétique, cela est prouvé par la nature particulière de la route maritime permettant de s'échapper, route que je me suis tracé dans l'art difficile de la navigation esthétique en utilisant une carte marine historique de ces eaux périlleuses qui aurait fort bien pu avoir été écrite sur papyrus tout spécialement pour me venir en aide par Zénodote, le plus important des trois célèbres bibliothécaires de l'antique Bibliothèque d'Alexandrie, carte qui aurait atteint le port de Weymouth dans une bouteille carthaginoise, car cette carte marine ne recommandait ni la route orthodoxe ni la route hérétique comme étant la plus adaptée à mon tempérament particulier, mais au contraire, et bien que je fusse en train d'écrire en prose, elle recommandait une route purement poétique.

John Cowper Powys

[6] *Ducdame,* New York: Doubleday, 1925. (*Givre et Sang,* Le Seuil, tr. F.-X. Jaujard, 1973)

Porius and the So-Called "Dark Ages"

THIS ESSAY (inevitably tentative and speculative in view of its pioneering nature) is a spin-off from work on *A Glastonbury Romance* that has been engaging me for almost two years. There I had been examining the historical and legendary accounts of the Somerset town in order to find out how JCP's work has stood up to the explosion of knowledge and speculation about such subjects as Joseph of Arimathea and the Grail, King Arthur, and the fortunes of Glastonbury Abbey over the ages, subjects that have been debated and rethought quite radically over the last eighty years. It occurred to me that, on a smaller scale, the same process might be applied to the historical setting of *Porius*.

In the 'Historic Background to the Year of Grace A.D. 499', which appears as a sort of prologue to his novel/romance, JCP writes of the "absolute blank, so far as documentary evidence goes, with regard to the history of Britain" between the mid-fifth and mid-sixth centuries (17 [xvii])[1] And in the unfinished '"Preface" or anything you like to *Porius*'[2] he glosses this comment by observing that it is "for my private enjoyment as a story-teller nothing but a beautiful, a heavenly, *blank*"[3] since it allows him to give free rein to his creative imagination. Moreover, the acknowledged scholarly authority on the subject at that time, Sir Frank Stenton, made much the same point in his *Anglo-Saxon England* first published in 1943: "Between the end of Roman government in Britain [in 410] and the emergence of the earliest English kingdoms [at the beginning of the seventh century] there stretches a long period in which the history cannot be written."[4] Indeed, it can be argued that, up until recently, historians of the period knew even less than they thought, since the first documentary accounts that were relied upon, Gildas's *The Ruin of Britain* and the well-known *Anglo-Saxon Chronicle*, are now believed to be far less reliable, because both selective and partisan, than had previously been recognized.

The revolution, as it deserves to be called, in our current attitudes to "Anglo-Saxon" England arises out of the widely differing viewpoints of historians and archaeologists. Traditional historians like Stenton, accustomed to a reliance on documents, placed little emphasis on anything other than written evidence, while archaeologists, experienced in investigating pre-literate societies, have become skilled in interpreting the often fragmentary evidence provided by excavation. Furthermore, since the Second World War, British archaeologists have tended to focus not so much on the culture of kings, warriors, and the aristocratic classes, as on the everyday lives of the people. As they uncover more and more "Anglo-Saxon" sites, they find that the implications of their discoveries diverge radically from the views held by historians and the accounts reproduced in textbooks.

In the older view, the Romans in A.D. 43 conquered a backward prehistoric

---

[1] Page-references in the text are from the 2007 edition, edited by Judith Bond and Morine Krissdottir (New York and London: Overlook Duckworth), with their equivalents in the 1994 edition (Hamilton NY: Colgate University Press) following in square brackets.

[2] An unpublished manuscript from the Colgate University Powys Collection. Cf *The Powys Newsletter* 4 (Colgate University) 1974-5), p.7

[3] Ibid., p.8.

[4] Sir Frank Stenton, *Anglo-Saxon England,* Oxford, Clarendon Press, 1943, p.1.

Porius et les années “obscures” du Haut Moyen-Age

CET ESSAI (tentative de défrichage, donc inévitablement hypothétique et spéculatif), dérive du travail sur *Les Enchantements de Glastonbury* qui m’occupe depuis presque deux ans. A ce propos, j’examinais les récits historiques et légendaires autour de cette ville du Somerset, afin de voir comment l’œuvre de JCP a résisté à l’explosion de connaissances et de spéculations au sujet de Joseph d’Arimathie et du Graal, du Roi Arthur, et des avatars de l’abbaye de Glastonbury au long des siècles, sujets qui ont été débattus et repensés complètement ces quatre-vingt dernières années. Il m’est alors venu l’idée que le même processus, quoiqu’à une plus petite échelle, pourrait être appliqué au cadre historique de *Porius.*

Dans son ‘Arrière-plan historique de l’An de Grâce 499 apr. J.-C.’, qui est une sorte de prologue à son roman / romance, JCP parle du “vide absolu, pour ce qui est des faits documentés, concernant l’histoire de la Bretagne insulaire”[1] entre le milieu du 5ème siècle et le milieu du 6ème siècle (17 [xvii].[2] Et dans un texte inachevé,’”Préface” ou ce que vous voulez à *Porius*’[3], Powys ajoute ce commentaire: “pour mon plus grand plaisir comme conteur, il s’agit d’un superbe, d’un paradisiaque *vide*”, puisque cela lui permet de donner libre cours à son imagination créatrice. De plus, à cette époque, Sir Frank Stenton, le grand spécialiste de l’histoire anglo-saxonne, disait à peu près la même chose dans son *Anglo-Saxon England*, publié en 1943: “Entre la fin du gouvernement romain en Bretagne [en 410] et l’émergence des premiers royaumes anglais [début du 7ème siècle] s’étend une longue période dont il est impossible d’écrire l’histoire.”[4] En effet, on peut même affirmer que jusqu’à récemment, les historiens de cette période en savaient encore moins qu’ils ne le croyaient, puisqu’on pense maintenant que les tout premiers récits documentés sur lesquels on s’appuyait jusque-là, *The Ruin of Britain* de Gildas et le célèbre *Anglo-Saxon Chronicle,* à la fois sélectifs et partiaux, sont aujourd’hui considérés comme bien moins fiables que ce qui avait été admis auparavant.

La révolution dans nos attitudes actuelles, car il s’agit bien de cela, vis-à-vis de l’Angleterre “anglo-saxonne” provient de la profonde divergence dans les points de vue des historiens et des archéologues. Les historiens traditionnels comme Stenton, habitués à se fier aux documents, faisaient peu de cas d’autre chose que de preuves écrites, alors que les archéologues, ayant une longue expérience d’investigation des sociétés d’avant l’écriture, sont devenus habiles à interpréter les indices souvent fragmentaires provenant de fouilles. De plus, depuis la seconde guerre mondiale, les archéologues britanniques ont pris l’habitude de se concentrer moins sur la vie des rois, des guerriers et des nobles que sur le quotidien du peuple. Plus ils mettent à jour de sites “anglo-saxons”

---

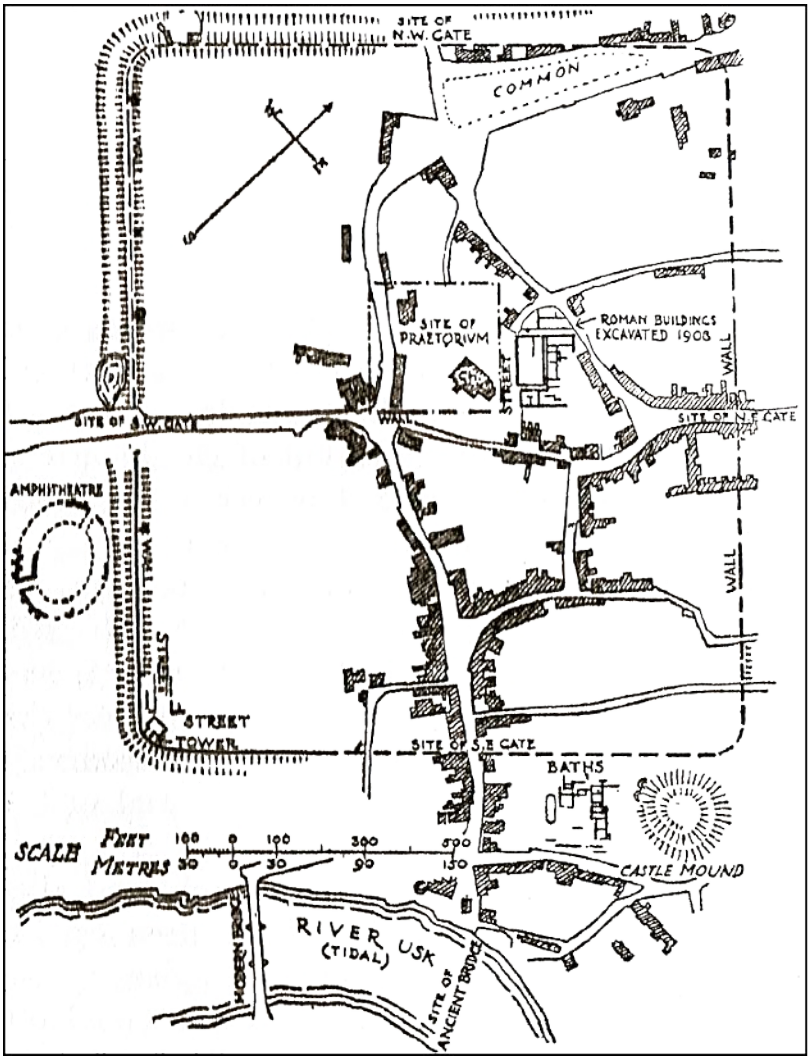
[1] Il s’agit bien entendu ici et par ce terme de la Grande-Bretagne (*Britain* en anglais). Dans l’histoire de ces premiers siècles, on appelle “Armorique” la Bretagne continentale.

[2] Les références proviennent du *Porius* de 2007 (ed. Judith Bond et Morine Krissdottir), New York et London: Overlook Duckworth, suivies de leurs équivalents, entre crochets, de l’édition Colgate University Press de 1994.

[3] ‘”Preface” or anything you like to *Porius*’. Texte appartenant aux collections Powys de Colgate University, paru dans *The Powys Newsletter* 4, Colgate University, 1974-5, p.8.

[4] Sir Frank Stenton, *Anglo-Saxon England*, Oxford: Clarendon Press, 1943, p.1.

people and transformed them into tamed, subservient members of the Roman Empire, which they remained for almost four centuries. But when the Roman forces withdrew in 410, the native peoples quickly relapsed into barbarism and were soon overwhelmed by invasions from a series of aggressive tribes—the Angles, Saxons, Jutes, etc., and subsequently the Vikings—who, following an orgy of plunder and destruction, pushed back the "ancient Britons" further and further west to become what are now the "Celtic" inhabitants of Wales and Cornwall.



The Roman fortress at Caerleon
built *c.*78 AD[6]

Archaeologists can find abundant material traces for the Roman and Viking invasions (though there is some evidence that the coming of the Romans may have been by invitation rather than by conquest), but have uncovered no unequivocal evidence for the "Anglo-Saxon" invasions in between. Many now believe[5] that, in the fifth and sixth centuries, the general population of what is now the United Kingdom consisted of an amalgam of peoples of mixed race, many of them descendants of Bronze-Age and even Stone-Age peoples. In addition, these had gradually assimilated numbers of individual immigrant settlers from the Continent (including Germanic settlers) in the ensuing centuries. They combined to become an intelligent, resourceful people who absorbed much of Roman culture, and as the "Romano-British" represent a continuity of native

[5] This is necessarily a highly simplified account of a very complex issue that is still being debated vigorously. For the new view, see Pryor, and also Ken Dark, *Britain and the End of the Roman Empire* (Stroud: Tempus, 2000). A succinct and useful "middle-of-the-road" summary may be found in Alan Lane's "The End of Roman Britain and the Coming of the Saxons: An Archaeological Context for Arthur?" in Helen Fulton, ed., *A Companion to Arthurian Studies* (Chichester: Wiley-Blackwell, 2009), 15-29. While sympathetic to the new findings, and acknowledging the force of many of the arguments, Lane believes that these "may, however, be a step too far," and maintains that "for much of the fifth century the picture of the 'Dark Ages' is truly dark" (19, 20).

[6] A.Weigall *Wanderings in Roman Britain,* London: Thornton Butterworth 1926, p.275.

plus ils trouvent que les implications de leurs découvertes divergent de façon radicale des points de vue des historiens et des exposés publiés.

Selon le point de vue jusque-là adopté, les Romains en 43 apr. J.-C. avaient conquis un peuple préhistorique arriéré et en avaient transformé les membres en citoyens dociles et obéissants de l'Empire romain, ce qu'ils demeurèrent pendant près de quatre siècles. Mais lorsque les forces romaines se retirèrent en 410, les peuples indigènes retombèrent rapidement dans un état barbare et furent bientôt submergés par les invasions d'une série de tribus agressives—les Angles, les Saxons, les Jutes, etc., et par la suite les Vikings—qui, après une orgie de pillages et de destruction, repoussèrent les "anciens Bretons" de plus en plus loin vers l'ouest, où leurs descendants sont aujourd'hui appelés "Celtes" au Pays de Galles et en Cornouaille.

Or si les archéologues trouvent bien des traces matérielles importantes des invasions romaine et viking (encore qu'il y ait des indices montrant que les Romains sont peut-être venus à l'invitation des Bretons plutôt que par esprit de conquête), on n'a, par contre, trouvé aucune preuve d'invasions "anglo-saxonnes" avant les Vikings. Beaucoup pensent maintenant qu'aux cinquième et sixième siècles la population de ce qui est aujourd'hui le Royaume-Uni consistait en un amalgame de races diverses, dont bon nombre descendaient de l'Age de Bronze et même de l'Age de Pierre. De plus dans les siècles qui suivirent s'y sont intégrés progressivement un grand nombre d'immigrants (dont des Germains) venus d'Europe s'installer à titre individuel. Ils se combinèrent pour former un peuple intelligent, plein de ressources, qui assimila une bonne partie de la culture romaine, et représentent en tant que "Romano-Bretons" un ensemble de peuples autochtones présent depuis des siècles et même des millénaires. Comme l'écrit l'archéologue Francis Pryor, "il est sans doute juste de dire que les historiens sérieux qui croient en des migrations massives anglo-saxonnes à une grande échelle sont maintenant en minorité," l'opinion générale s'accordant pour penser que "les changements attribués à l'arrivée des Anglo-Saxons étaient généralement dus au fait que les gens changeaient leurs façons de voir plutôt que leur lieu de résidence."[5]

Le changement peut-être le plus inattendu a concerné la langue, devenue le vieil-anglais à partir d'une forme de celte. C'est un sujet encore très âprement discuté, mais les linguistes détectent aujourd'hui des traces significatives d'une syntaxe et ordre de mots celtes qui influencent le developpement de ce qui allait devenir la langue anglaise. Tout compte fait il nous faut reconnaître la possibilité très réelle que c'était "un changement dans les allégeances politiques qui transforma les Bretons en Anglo-Saxons" et que les combats de cette époque

[5] Francis Pryor, *Britain A.D.*, London, Harper Collins, 2004, p.128. Ceci est un compte-rendu nécessairement simplifié d'une question très complexe qui continue à être débattue avec vigueur. Pour les nouvelles positions, consulter le livre de Pryor ainsi que Ken Dark, *Britain and the End of the Roman Empire*, Stroud, Tempus, 2000. On pourra trouver un résumé succinct et utile, à la croisée des chemins, dans l'article de Alan Lane, "La Fin de la [Grande-] Bretagne romaine et la venue des Saxons: un contexte archéologique pour Arthur?" dans Helen Fulton, ed., *A Companion to Arturian Studies*, Chichester: Wiley-Blackwell, 2009, pp.15-29. Malgré son intérêt pour les nouvelles découvertes et tout en reconnaissant la force de bien des arguments, Lane pense que tout cela "est peut-être cependant un peu trop audacieux" et maintient que "pour une grande partie du 5ème siècle, le tableau des 'Temps obscurs' est vraiment sombre."

peoples over centuries and even millennia. In the words of the archaeologist Francis Pryor, it is "probably fair to say that serious scholars who believe in large-scale Anglo-Saxon mass migrations are now in the minority," the consensus agreeing that "the changes attributed to the arrival of the Anglo-Saxons were usually caused by people changing their minds, rather than their places of residence."[7]

Perhaps the most unexpected change was in language, from a form of Celtic to "Old English". This is still hotly controversial, but linguists are now detecting significant traces of Celtic syntax and word-order affecting the development of what was to become the English language. All in all, we need to acknowledge the very real possibility that it was "a change in political allegiance that changed Britons into Anglo-Saxons" and that battles in this period were more probably "between two sets of Britons, one of which had adopted Continental customs and political systems for their own ends."[8]

How does all this affect our appreciation and understanding of *Porius*? First, we must acknowledge that JCP creates a fantasy world which ventures far beyond the realms of the historical in such details as the survival of the last of the Cewri, Myrddin's magic, etc. Still, part of the fascination of the book lies in the fact these exist within a vivid array of human characters inhabiting a decidedly real world. *Porius* qualifies as a historical romance if not as a historical novel. In "Historic Background" JCP takes over the standard assumptions of his day, hence references to "migratory movements of semi-barbarous races pushing one another westward," "migratory hordes," "the fierce central European races," and so on (17 [xvii-xviii]), and alludes in his text to once-accepted figures like Hengist and Horsa who are now generally consigned to a mythic stratum. JCP's Arthur, though presented as a Welsh *Amherawdr* [9], is clearly derived from the Roman-style cavalry leader of Collingwood and Myres' *Roman Britain and the English Settlements* (1936), now customarily regarded as outdated. The historical and the imaginative continually interweave.

However, there are other aspects of JCP's "A.D. 499" that seem curiously inconsistent with the traditional concept of the "Dark Ages." We hear, for example, of exotic luxury items that adorn the Arthurian tent to which Porius and Rhun are escorted in the fourth chapter. These include the Cretan screen "presented to the emperor's counsellor by a merchant from Constantinople" (83 [74]), the "heap of Arabian rugs and cushions" where the two are installed (85 [79]), "Syrian perfumes and Arabian oils," and above all the "crystallized fruit" in a "silver casket" from which the Henog takes "a sugary greengage … that only a year ago had been warmed into ripeness by the North African sun" (92 [85]). Despite the official spectre of chaos and social breakdown after the Roman departure, this remote district of North Wales is all too clearly enjoying the

[7] Francis Pryor, *Britain A.D.* (London: HarperCollins, 2004), 128.

[8] Pryor, 240, 243.

[9] *Amherawdr* is the Welsh word for Emperor. Note that W.J. Keith has provided on the Internet a *Reader's Companion* for *Porius* which provides background information that will enrich a reading of Powys's novel/romance. It glosses Welsh, classical, biblical, and other allusions, identifies quotations, explains geographical and historical references, and offers any commentary that may throw light on the more complex aspects of the text. See: http://www.powys-lannion.net/Powys/Keith/PoriusAids.htm.

avaient probablement lieu “entre deux groupes de Bretons, dont l’un avait adopté les coutumes et systèmes politiques du continent pour leurs propres fins.”[6]

Quelle est l’influence de tout ce qui précède sur notre appréciation et notre compréhension de *Porius*? Nous devons tout d’abord reconnaître que JCP crée un monde fabuleux qui s’aventure bien au-delà du champ historique, avec des détails comme la survivance des derniers Cewri, la magie de Myrddin, etc. Cependant, une partie de la fascination de ce livre réside dans le fait qu’ils existent au milieu d’un éventail éclatant de personnages humains qui habitent un monde tout à fait réel. *Porius* peut être qualifié, sinon de roman historique, du moins de fresque historique romanesque. Dans son “Arrière-plan historique” JCP reprend les théories courantes de son époque, d’où les références aux “mouvements migratoires de races à demi barbares se repoussant les uns les autres vers l’ouest”, de “hordes migratoires”, de “races guerrières venues d’Europe centrale”, et ainsi de suite (17 [xvii-xviii]) et dans son récit il fait allusion à des personnages autrefois acceptés tels Hengist et Horsa, qui sont maintenant généralement considérés comme appartenant à la légende. Son Arthur, bien que présenté comme *Amherawdr*[7] gallois, est de toute évidence inspiré de l’exemple-type du chef romain de cavalerie décrit par Collingwood et Myres dans *Roman Britain and the English Settlements* (1936), considéré habituellement maintenant comme un ouvrage dépassé. L’historique et l’imaginaire se mêlent sans cesse.

Il y a cependant d’autres aspects de cette “année 499” de JCP qui paraissent curieusement incompatibles avec l’idée traditionnelle que l’on se fait du Haut Moyen-Age. Nous entendons parler par exemple d’articles de luxe qui ornent la tente d’Arthur à laquelle on conduit au quatrième chapitre Porius et Rhun. Ces articles comprennent un paravent crétois “offert au conseiller de l’empereur par un marchand de Constantinople” (83 [74]), l’“amoncellement de tapis et de coussins d’Arabie” sur lesquels on les installe (85[79], des “parfums syriens et des huiles d’Arabie”, et par-dessus tout les “fruits confits” dans “un coffret en argent” duquel le Henog extrait “une reine-claude saupoudrée de sucre... que la chaleur du soleil d’Afrique du Nord avait achevé de mûrir l’année précédente” (92[85]). En dépit du spectre officiel du chaos et de la catastrophe sociale après le départ des Romains, cette région perdue des Galles du Nord jouit de toute évidence des bienfaits du commerce méditerranéen, ce qui a été prouvé par des fouilles archéologiques.

De même, Brochvael nous est présenté en train d’échanger des lettres avec un personnage historique, Sidonius Apollinaris qui, en effet, selon Ken Dark, “entretenait des relations de longue date avec des Bretons du 5ème siècle.”[8] La bibliothèque de Brochvael avec ses manuscrits d’auteurs classiques (Aristophane, Ovide) est impressionnante, et Brochvael montre qu’il est connaisseur lorsqu’il déguste le “vin grec” à l’extérieur de cette tente (219 [238]). Ses aventures

---

[6] Pryor, p.240 & 243.

[7] *Amherawdr*: Empereur, en gallois. (On peut rappeler qu’il existe sur l’Internet une aide à la lecture de *Porius* établie par W.J. Keith dans le but de fournir des informations sur l’arrière-plan du roman, notamment les expressions en gallois, les allusions classiques, bibliques, ou autres, les citations et les références géographiques et historiques ainsi que tout commentaire pouvant éclairer les aspects plus complexes du texte de Powys. Voir: http://www.powys-lannion.net/Powys/Keith/PoriusAids.htm)

[8] Dark, p.25.

benefits of Mediterranean trade, a phenomenon vouched for by archaeological excavation.

Similarly, Brochvael is presented as exchanging letters with the historical Sidonius Apollinaris who indeed, according to Ken Dark, "had long-standing connections with eminent fifth-century Britons."[10] Brochvael's library of manuscripts of classic authors (Aristophanes, Ovid) is impressive, and he demonstrates his connoisseurship when tasting the "Greek wine" outside the same tent (219 [238]). His earlier adventures in search of rare volumes in Italy are shown to have been dangerous and physically painful (154 [159]), but are none the less evidence that JCP did not consider Britain isolated from the rest of Europe. Dion Dionides, the sea-captain from Athens, has left his vessel in London and travelled many miles in officially violence-torn Britain carrying valuable merchandise. Trade between Byzantine and British locations including Tintagel and Wroxeter[11] is archaeologically accepted, and Charles Thomas, the authority on Tintagel[12], might be describing him when he refers to "merchant-captains who sailed their ships around the Mediterranean, collecting what they knew would sell in Britain."[13]

The description of Edeyrnion[14] in the opening pages of *Porius*, with its record of successive waves of inhabitants from the aboriginal Cewri to the Gwyddylaid (Goidelic Celtic speakers), the Ffichti (Picts), JCP's "forest-people," the Brythons (another group of Celts speaking another language), and at last the Romans, offers a Welsh microcosm of the similar situation in "Dark-Age" Britain. Moreover, JCP confronts us with frequent intermarriages between the various races. It is as if he were instinctively anticipating later findings. Prince Einion's attempts to keep the peace between the multi-racial population presuppose a rather different picture from the tribal conflicts traditionally assumed. To be sure, JCP chooses in his more romantic moments to present the Welsh as racially pure descendants of his independent "forest-people," yet when *Porius* is read in the twenty-first century the set-up may be recognized as a curious mixing of the old and new interpretations of fifth-century historical realities.

In the same way, JCP presents a scene of religious diversity (as well as rivalry). We encounter adherents of Christianity (both orthodox and Pelagian), Mithraism, and druidic Paganism. JCP was well aware of the presence, influence, and achievements of the Celtic Church. We should remember that *Porius* is set a century *before* the arrival of St. Augustine to convert the "Anglo-Saxons" in 597. But who were these "Anglo-Saxons"? Archaeological evidence of early Christian sites in Britain in the Roman period is considerable, and we know that the Celtic Church (which Pryor insists was "a direct descendant of the Christian Church of Roman Britain,"[15] and so might better be designated the "British Church") was producing monks, scholars, and missionaries by the fifth century. Porius's education at "the Bishop's School" is indirect but probably accurate testimony to

[10] Dark, 25.

[11] Between Telford and Shrewsbury, Shropshire.

[12] Charles Thomas, archaeologist, Emeritus Professor of the Univ. of Exeter. Founded the Institute of Cornish studies. See the English Heritage *Book of Tintagel: Arthur and Archaeology*, 1993.

[13] Reported in Pryor, 183

[14] Eydernion: name given still today to the North part of Wales.

[15] Pryor, 149

antérieures à la recherche de volumes rares en Italie, dangereuses et physiquement éprouvantes (154[159]) montrent à l'évidence que JCP ne considérait pas l'Angleterre comme isolée du reste de l'Europe. Dion Dionides, commandant athénien d'un vaisseau laissé à Londres, a parcouru ensuite avec des marchandises de grande valeur bien du chemin dans cette Bretagne officiellement déchirée par la violence. L'existence du commerce entre Byzance et certains lieux bretons, tels que Tintagel et Wroxeter[9], est acceptée par les archéologues, et Charles Thomas[10], qui fait autorité en ce qui concerne Tintagel, aurait tout aussi bien pu évoquer le capitaine Dion, lorsqu'il décrit "des capitaines marchands qui faisaient route avec leurs vaisseaux autour de la Méditerranée, chargeant ce qu'ils savaient pouvoir vendre en Bretagne."[11]

La description faite d'Edeyrnion[12] dans les premières pages de *Porius,* avec sa longue liste des vagues successives d'habitants, depuis les Cewri aborigènes jusqu'aux Gwyddylaid (gens parlant le celte goidélique), les Ffichti (Pictes), les "gens de la forêt", les Brythons (un autre groupe de Celtes parlant une autre langue), et enfin les Romains, offre un microcosme gallois de la situation de la Bretagne au Haut Moyen-Age. De plus, JCP nous met souvent devant des mariages entre différentes races. C'est comme s'il avait instinctivement anticipé les découvertes qui seraient faites plus tard. Les efforts du Prince Einion pour maintenir la paix entre les populations multi-raciales impliquent un tout autre tableau que celui des conflits tribaux tels qu'on les décrit d'habitude. Bien sûr, JCP a choisi dans ses moments plus romantiques de nous présenter les Gallois comme les purs descendants de ses "gens de la forêt" épris d'indépendance, mais lorsqu'on lit *Porius* au 21ème siècle, on se rend compte que son cadre historique peut être appréhendé comme un étonnant mélange d'interprétations anciennes et nouvelles des réalités historiques de ce cinquième siècle.

De même, JCP met en scène une grande diversité de religions (et de rivalités religieuses). Nous rencontrons des partisans du christianisme (conforme au dogme ou bien pélagien), du mithraisme et du paganisme druidique. JCP avait parfaitement conscience de la présence, de l'influence et des réussites de l'église celte. Il faut se rappeler en effet que *Porius* se situe un siècle *avant* l'arrivée en 597 de Saint Augustin en vue de convertir les "Anglo-Saxons". Mais qui étaient ces "Anglo-Saxons"? Les indices archéologiques de sites des premiers chrétiens en Bretagne à l'époque romaine sont nombreux, et nous savons que l'église celte (qui, Pryor y insiste, "descendait directement de l'église chrétienne de la Bretagne romaine"[13] et qu'il vaudrait peut-être mieux nommer "Eglise bretonne") formait déjà au 5ème siècle des moines, des érudits et des missionnaires. L'éducation que reçoit Porius à "l'école de l'évêque" est un témoignage indirect mais probablement juste du rôle de l'Eglise dans l'éducation. La situation religieuse telle que présentée par JCP dans son roman/fresque historique est peut-être embrouillée au point de nous laisser perplexes, mais elle vaut bien mieux que la version simpliste d'une conquête anglo-saxonne enseignée dans les

[9] Situé entre Telford et Shrewsbury, dans le Shropshire.

[10] Charles Thomas, archéologue. Professeur Emerite de l'Université d'Exeter. Fonda the Institute of Cornish Studies. Voir son ouvrage, *Book of Tintagel: Arthur and Archaeology*, 1993.

[11] Repris par Pryor, p.183.

[12] Eydernion: nom donné encore aujourd'hui à la partie nord du Pays de Galles.

[13] Pryor, p.149.

the Church's educational contribution. The whole religious situation as presented in JCP's novel/romance may be intricate to the point of puzzlement, but it compares favourably with the simplistic version of Anglo-Saxon conquest taught in schools in JCP's generation, and much later.

In *Porius*, then, JCP assumes that, while aspects of Roman organization doubtless declined after the withdrawal of the Legions, the Roman system did not immediately collapse. Porius Manlius, significantly identified on his epitaph as "Homo Christianus" (576 [661]) and still maintaining his Roman life-style, is based on this assumption, while Nineue's chatter to Porius about Caergwynt with its "romantic old-world villas in that region which even in their ruin and dilapidation retained a certain Roman magnificence and in some cases were actually inhabited by the descendants of the old patrician settlers" (86 [78]) is one of several oblique references that reveal JCP's own views on the subject. On the other hand, of course, he portrays scenes of primitive ferocity and a world in which sudden death is an ever-present possibility. However, this combination of extreme contrasts, though an offence against our sense of tidiness, may well be an accurate representation of an uncertain but fascinating age.

I recognize, of course, an element of absurdity in the sober analysis of a twentieth-century romance in terms of its accurate presentation of fifth-century Britain. But JCP was imposing his imaginative flights on what his readers knew—or thought they knew—about the historical situation. However, twenty-first-century readers will read *Porius* in the light of increasingly revisionist versions of this same historical situation, and this will result in inevitable changes in the interpretation of JCP's work. What I hope to have expressed here is my conviction that future readers, though they will read *Porius* differently, will still find as much to enjoy—and to ponder—as we do.

W. J. Keith

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Béla Hamvas and "old Powys"[1]

To Mihály Babits[2], editor of the literary journal *Nyugat*:
On my part, I'd most willingly undertake reviewing Theodore Dreiser, James Branch Cabell, Virginia Woolf and John Cowper Powys in this or any other order. I think all of these writers' art is a very serious phenomenon and none of them is known in Hungary as much as they deserve, except maybe for Dreiser. This is my ready program but in the near future I am also planning to scrutinise other

[1] Courtesy Antal Dul. Many thanks to Zoltan Danyi for copies of the letters and of the handwritten notes.

[2] Mihaly Babits (1883-1941): Hungarian poet and translator, who became a permanent contributor to the Hungarian periodical *Nyugat*, and later its editor in chief, until his death. *Nyugat* (1908-1941), which was the most important literary and critical periodical in the development of new tendencies in 20th-century Hungarian literature, encouraged literary qualities present in the 1890's by cultivating the impressionist-symbolist forms of modern West European literature in its pages, dealt with the problems of contemporary cities and civilization and with new ethical concepts, and transmitted much knowledge of liberalism and contemporary West European literature, especially that of France, to Hungarian culture and literature.

écoles du temps de la jeunesse de JCP, et même plus tard.

Dans *Porius* donc, JCP suppose que si, après le retrait des Légions certains aspects de l'organisation romaine déclinèrent indiscutablement, le système romain ne s'effondra pas immédiatement. Le personnage de Porius Manlius, qui sur sa tombe est identifié avec raison, comme "Homo Christianus" (576[661]), et conserve encore son style de vie romain, repose sur cette hypothèse, tandis que la scène où Nineue bavarde avec Porius, lui parlant de Caergwynt et des "anciennes villas romantiques de cette région qui même détruites ou en ruines conservaient une certaine magnificence romaine, et étaient même parfois encore habitées par les descendants des vieux colons patriciens" (86[78]) est une parmi plusieurs références indirectes qui révèlent la propre opinion de JCP à ce sujet. D'un autre côté, bien sûr, il décrit des scènes de férocité primitive et un monde dans lequel la mort subite est à chaque instant une possibilité. Cependant cette combinaison de contrastes extrêmes, même si elle heurte notre idée de l'ordre, pourrait quand même bien être une représentation exacte d'une époque imprévisible mais fascinante.

Je reconnais qu'il y a une certaine absurdité à analyser sobrement une fresque historique écrite au 20ème siècle en tant qu'une présentation exacte de la Bretagne du 5ème siècle. Mais JCP imposait les envolées de son imagination sur ce que ses lecteurs savaient—ou croyaient savoir—de la situation historique. Cependant, les lecteurs du 21ème siècle liront *Porius* à la lumière de versions de plus en plus révisionnistes de cette même situation historique, et cela aura pour conséquence des changements inévitables dans l'interprétation de l'œuvre de JCP. Ce que j'espère avoir réussi à exprimer ici, c'est ma conviction que les lecteurs futurs, même s'ils lisent *Porius* différemment, y trouveront toujours autant matière à plaisir et à réflexion que nous.

W.J. Keith

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Béla Hamvas et le "vieux Powys" [1]

A Mihály Babits[2], rédacteur en chef du magazine littéraire *Nyugat*

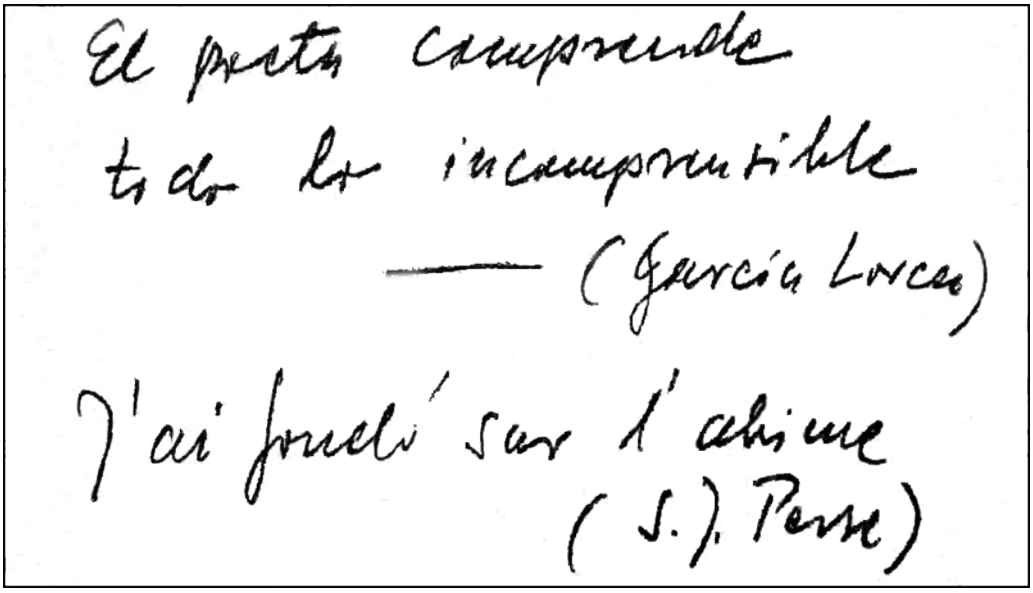
En ce qui me concerne, je serais tout à fait d'accord pour écrire sur Theodore Dreiser, James Branch Cabell, Virginia Woolf et John Cowper Powys, dans n'importe quel ordre. Je pense que le talent de tous ces écrivains constitue un phénomène très important et aucun d'eux n'est connu en Hongrie comme il le mérite, sauf peut-être Dreiser. Cela est mon programme pour l'immédiat, mais

[1] Remerciements à A.Dul pour son autorisation et à Z.Danyi d'avoir copié les lettres et notes manuscrites.

[2] Mihály Babits (1883-1941): poète et traducteur hongrois, qui participa à la rédaction du magazine hongrois *Nyugat* et en devint le rédacteur-en-chef jusqu'à sa mort. *Nyugat* (1908-1941): le plus important des magazines littéraires et critiques pour le développement de nouvelles tendances dans la littérature hongroise du 20ème siècle. Il encouragea les qualités littéraires présentes dans les années 1890 en cultivant les formes impressionistes et symbolistes de la littérature européenne occidentale dans ses pages, s'occupait des problèmes des cités contemporaines et de civilisation avec de nouveaux concepts éthiques et transmit une grande connaissance de libéralisme et de littérature contemporaine occidentale, particulièrement française, à la culture et civilisation hongroises.

masters of English and American literature (T. F. Powys, Sitwell, Morley etc). If *Nyugat* did not regard them as superfluous, I would gladly undertake reviewing them. *(1930)*

To Nándor Várkonyi[3]:
I have also received a letter from John Cowper Powys (you know him! the greatest living English writer), who called me his friend and is enormously interested in my works. *(December 1946)*



A sample of Béla Hamvas' handwriting

To Károly Kerényi[4]:
I wrote the other [another] letter to old Powys. I often wondered during the war—when I was in damned tight corners—what the old man thinks about the war! Two months ago I found *Mortal Strife* among Miklós Szentkuthy's books, the book the old man wrote about the war. In my first enthusiasm I thanked him for having taught me what I should have thought then, too. He answered immediately and this letter is one of my great relics. Throughout eight pages (what a manuscript!!!) he greets me with enthusiasm as an old friend [even writing] "before I knew I *was* yours" and shows an interest in my life and works, in "*everything* in your letter, in this magical letter". Now I own this letter, I have become much more conceited and I'm having a serious bout of megalomania. This is counterbalanced only by the fact that when I want to sit down to write (it was good in the summer because I could work brilliantly on the grass in the city park) I have to think about how I will pay my café bill[5] since it is simply impossible to settle down anywhere else. So that's the way it is. Now I am

[3] Nandor Varkonyi (1896-1975): famous Hungarian historian of archaic thought.

[4] Károly Kerényi (1897-1973): one of the founders of modern studies in Greek mythology. In 1943 during the Communist era he was forced to flee his country and take refuge in Switzerland, because the philosopher-potentate György Lukács condemned him as "the cart pusher of fascism". Carl Jung invited Kerényi to the famous Eranos conferences on religion. The two men published together *Essays on the Science of Mythology*: *the Myths of the Divine Child and the Divine Maiden*.

[5] Béla Hamvas knew what poverty was. He was a librarian and editor of the Leaflets of the University Press from 1945 to 1948, but was later placed on the B-list, forced to quit his job, and to work on building sites, as the result of György Lukács' growing influence in Hungary.

j'ai aussi le projet d'examiner d'autres maîtres de la littérature tant anglaise qu'américaine (T.F. Powys, Sitwell, Morley, etc). Si *Nyugat* ne les considère pas comme superflus, je serais très heureux d'entreprendre un travail sur eux. *(1930)*

A Nándor Várkonyi[3]:
Je viens aussi de recevoir une lettre de John Cowper Powys (vous le connaissez! le plus grand écrivain anglais vivant), il m'a appelé son ami et est énormément intéressé par mon œuvre. *(Décembre 1946)*

A Károly Kerényi[4]:
J'ai écrit l'autre lettre [une autre] au vieux Powys. Je me suis souvent demandé pendant la guerre—quand j'étais moi-même dans de sacrées situations—ce que le vieil homme pense de cette guerre! Il y a deux mois j'ai trouvé *Mortal Strife* parmi les livres de Miklós Szentkuthy, livre que le vieux Powys a écrit à propos de la guerre. Dans un élan d'enthousiasme, je l'ai remercié pour m'avoir appris ce que j'aurais dû moi aussi en penser à ce moment-là. Il m'a immédiatement répondu et cette lettre fait partie de mes trésors. Durant huit pages (quel manuscrit!) il m'accueille avec enthousiasme comme un vieil ami, [écrivant même] "avant que je sache que *j'étais* le vôtre" et montre de l'intérêt pour ma vie et mon travail, pour "*tout* ce qui est dans votre lettre, cette lettre magique". Depuis que j'ai reçu cette lettre, je suis devenu beaucoup plus imbu de moi-même et je suis envahi par un fameux accès de mégalomanie. Cela est contre-balancé seulement par le fait que quand je veux m'asseoir pour écrire (durant l'été c'était bien, parce que je pouvais parfaitement travailler dans le parc municipal) je suis obligé de me demander comment payer l'addition au café[5], puisqu'il est impossible de s'installer ailleurs. C'est ainsi. J'ai en ce moment pour projet de traduire des extraits de *Scientia Sacra*[6] et de les envoyer au vieux Powys. Peut-être pourraient-ils être publiés, et alors je pourrais aller à Londres pendant un an. Je sens que j'ai encore besoin de cette année d'étude sans interruption pour le parachever, et alors je serais prêt pour *ripeness is all. (Janvier1947)*

A Károly Kerényi:
J'ai reçu récemment le nouveau roman du vieux Powys, *Owen Glendower*. Il y applique les mêmes techniques que pour *Jobber Skald*, par exemple, mais il

[3] Nándor Várkonyi (1896-1975): célèbre historien hongrois de la pensée primitive.

[4] Károly Kerényi (1897-1973): un des fondateurs des études modernes en mythologie grecque. En 1943 pendant l'ère communiste, il fut obligé de fuir son pays et de se réfugier en Suisse, parce que le philosophe tout-puissant György Lukács l'avait condamné en tant que "charretier du fascisme". Carl Jung invita Kerényi à participer aux célèbres conférences Eranos sur la religion. Les deux hommes publièrent ensemble *Essais sur la Science de la Mythologie: les mythes de l'Enfant divin et de la divine Vierge.*

[5] Béla Hamvas savait ce qu'était la pauvreté. Il fut bibliothécaire et rédacteur des Feuillets des Presses de l'Université de 1945 à 1948, mais fut ensuite placé sur liste B, forcé d'abandonner son poste et de devenir travailleur manuel dans la construction, à la suite de l'influence grandissante de György Lukács en Hongrie.

[6] L'ensemble de textes appelé *Scientia Sacra* (1942-43) avait été écrit afin d'attirer l'attention sur la philosophie de l'Orient (Les Upanishads, le Tao Te King, Le Livre Tibétain des Morts, et autres) et sur le mysticisme européen.

thinking about translating extracts from *Scientia Sacra*[6] and sending them to the old man. Maybe they could be published and then I could go to London for a year. I feel that I need this year-long continuous learning to yet reach completion and then I would be ready for *ripeness is all*.[7] *(January 1947)*

To Károly Kerényi:
I have lately received old Powys' new novel, *Owen Glendower*. He applies the same technique as, for instance, in *Jobber Skald* but he brings his characters to life through the story. Since then I have started corresponding with Gilbert Turner[8], who is a librarian in Richmond. He writes that this novel is actually Welsh local magic. He knows the places where the action takes place and it is his firm conviction that nobody has been able to do anything like this before. Otherwise, he works with an enormous number of characters, with real and fictional historical names and it is definitely "necromancy" how he conjures up his characters from the past, necromacy in the most magical sense of the word. And he does it in a way that these characters also keep their other-worldly nature and they have that horrible power about which people who have ever conjured up the dead speak, that 'astral energy' of which the cabbala knows. Otherwise, he has sent me as well one of his little essays, *Pair Dadeni—The Cauldron of Rebirth*, whose topic is Ceridwen's cauldron, you know, the forerunner of the Grail, which fills up time and again and then runs dry and fills up again. It has just run dry, he says, and it will fill up when we leave the Pisces and enter Aquarius and the world will revive. How very strange! It corresponds through long passages to my *Aquarius* study and I am incredibly proud of that! By the way, he writes that he lives in Corwen (his younger brother has died) in a small worker's cottage for 12 shillings a week. His only income derives from his writings and it is quite difficult now because there is serious paper shortage in England. His great book on *Rabelais* has been in type for more than a year. He is blind in his left eye[9] but there is an angel near him, Miss Phyllis Playter, with whom he became acquainted in America. He always writes about his lady with the greatest rapture... It is strange that beside English he reads only very little in French. Now, as he is reading Aristophanes in a bilingual edition, when I wished him a happy new year with the old Hungarian blessing *(wine, bread and peace)* he replied with *hésychos hodon ercheo—go thy way in quietness*!! He would really like to be younger and travel, wander (though I believe that he has wandered enough and not fruitlessly, either, because it has turned out that he has a son, who is a priest in Bath, and judging from his description he is a heartfelt pantagruelist[10], because he says that this is the real Catholic tradition). *(February 1947)*

---

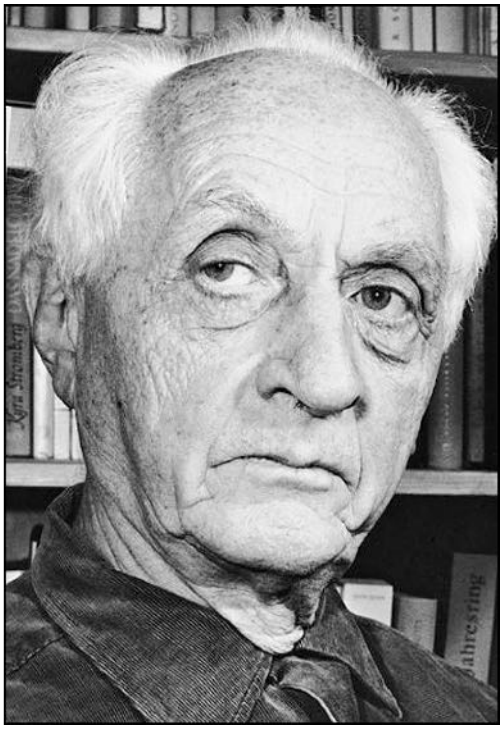
[6] Hamvas's collection *Scientia Sacra* (1942–43) served to direct the attention of the age towards the philosophy of the Far East (The Upanishads, Tao Te King, The Tibetan Book of the Dead and others) and European mysticism.

[7] Possibly a reference to the name of the last chapter of *Wolf Solent*, translated at his suggestion by a friend of Hamvas.

[8] Gilbert Turner (1911-1984) Originally from Dorset, he became a librarian. In 1946 he was appointed Borough Librarian at Richmond upon Thames. He was an accomplished Welsh speaker and when he retired moved to Wales. Often mentioned with affection by JCP, who dedicated *The Brazen Head* to him.

[9] In fact, it was his right eye which was blind.

[10] See *Powys Journal* III, 1993, p.161



Károly Kerényi
(from http:/ / mek.oszk.hu)

donne vie à ses personnages à travers l'histoire. Depuis j'ai commencé à correspondre avec Gilbert Turner[7], qui est bibliothécaire à Richmond. Il m'écrit que ce roman appartient à la magie locale galloise. Il connaît les endroits où se situe l'action et il est tout à fait convaincu que personne n'a su faire quelque chose de semblable auparavant. Par ailleurs il [Powys] utilise une énorme quantité de personnages, tant réels qu'imaginaires et c'est vraiment de la nécromancie, sa façon de faire surgir ses personnages du passé, nécromancie dans le sens le plus magique du mot. Et il accomplit cela de façon que ces personnages demeurent détachés du monde et ils ont ce terrifiant pouvoir dont parlent ceux qui ont fait apparaître les morts, cette 'énergie astrale' que connaît la Kabbale. Par ailleurs, il m'a également envoyé un de ses petits essais, *Pair Dadeni—The Cauldron of Rebirth*, dont le sujet est ce fameux chaudron de Ceridwen, vous savez, celui qui anticipait le Graal, qui ne cesse de se remplir, se vider et se remplir de nouveau. Il s'est vidé, me dit-il, et se remplira lorsque nous quitterons Pisces pour aborder l'ère d'Aquarius, et alors le monde revivra. Comme c'est étrange! Il y a de longs passages qui correspondent à mon étude sur *Aquarius*, et j'en suis incroyablement fier! Au fait, il écrit qu'il habite à Corwen (son jeune frère est mort) dans une maison d'ouvrier pour 12 shillings par semaine. Ses revenus ne proviennent que de ses livres et c'est actuellement bien difficile à cause de la grave pénurie de papier en Angleterre. Son grand livre sur *Rabelais* a été composé chez l'imprimeur depuis plus d'un an. Il ne voit plus que de l'œil gauche mais un ange veille sur lui, Miss Phyllis Playter, qu'il avait rencontrée en Amérique. Il mentionne toujours sa dame avec le plus grand ravissement... C'est curieux qu'à part l'anglais, il lise si peu en français. Maintenant, il est en train de lire Aristophane en édition bilingue, et comme je lui souhaitais une bonne et heureuse année en utilisant la vieille bénédiction hongroise (*vin, pain et paix*) il m'a répondu *hésychos hodon ercheo—va ton chemin en paix*!! Il aimerait être plus jeune et voyager, courir le monde (encore je crois qu'il a suffisamment voyagé, cela non sans résultat, car il apparaît qu'il a un fils, prêtre à Bath, et si j'en crois sa description c'est un vrai pantagruéliste[8], car il dit que cela est la vraie tradition catholique). *(Février 1947)*

A Károly Kerényi:
Mon activité principale après le petit déjeuner est de descendre sur la berge de la rivière retrouver ma marchande de fruits au marché et de m'accroupir près de

[7] Gilbert Turner (1911-1984). Originaire du Dorset, il devint bibliothécaire. En 1946 il fut nommé Bibliothécaire du district de Richmond upon Thames. Il parlait parfaitement bien gallois et quand il prit sa retraite il se retira au Pays de Galles. Il est souvent mentionné par JCP avec affection, qui lui a dédié *La Tête qui parle.*

[8] Cf *Powys Journal* III, 1993, p.161.

To Károly Kerényi:
My favourite activity after breakfast is to go down to the riverside to my market woman and crouch down near her wicker basket. The grapes are just brought from the gardens at that time. She knows me well because I always tell her that the money she asks for her grapes is a mere nothing. Because I make such compliments, she lets me take my pick. What muscatels! The black Hamburg and the Matthias and the muscat Ottonel! We also have wonderful white bread, (6 forints a kilo but I don't mind giving 1 forint 50 for it) and I sit down at the riverside to eat grapes with fresh bread. On the other bank of the river there are Corot-like veiled willows and poplars. Mint is fragant near me, like in *A Midsummer Night's Dream*. I was reading Shakespeare and Rabelais during the summer and old Powys' *Rabelais*—he had sent its proof-sheets to me. It's one of the greatest books of initiation in the world. *(September 1947)*

(Tr. from the Hungarian by Éva Daróczi, Angelika Reichmann and Charles Somerville)..

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Powysian presence

A Philosophy of Solitude[1]:

> Who has uttered the infaillible dictum that we must give up all the dignity and charm and grace that come from personal self-control and natural reticence, and fall on our knees before the Crowd-Confessional, filling the air with erotic babblings and exposing our nakedness—no pretty sight—to every passer-by? (p.137)
>
> These life-escapers on wheels have no very happy expression. The speed of their cars is an index of their miserable distraction. They are fleeing at this frantic pace from the Demon of Boredom. (p.144)
>
> ...modern men and women who give no thought to the elements, as they rush in their cars from their home to their workshop, find themselves compelled all day long to wait upon iron and to serve steel, to obey the commands of stone, of marble, of cement.
> ...when we walk through the iron and stone canyons of a modern city and look up at these dizzy and towering façades, a feeling comes over us as if the mountains we have fled from, and the rocky fastnesses we have desecrated, have risen up again ... to reduce us to an appalling insignificance! (p.157)
>
> The hour is at hand when an immense number of men and women in all the countries of the world will revolt ... against the crowd-opinions that have turned man's heart away from its rightful world and made it a slave of the unessential. (p.186-7)

The world has changed indeed in the last 76 years, but let us meditate upon the startling pertinacy of these passages, written by John Cowper Powys in 1933.

Odon

[1] J.C. Powys, *A Philosophy of Solitude*, New York: Simon & Schuster, 1933.

son panier d'osier. Le raisin vient d'arriver des jardins à cette heure-là. Elle me connaît bien parce que je lui dis toujours que l'argent qu'elle en demande est trois fois rien. Parce que je lui fais de tels compliments, elle me laisse faire mon choix. Quels muscatels! Le Hambourg noir et le Matthias et le muscat Ottonel! Nous avons aussi un merveilleux pain blanc, (6 forints le kilo, mais je suis d'accord pour payer 1 forint 50 pour en avoir) et je m'installe sur la berge pour manger mon raisin avec du pain frais. De l'autre côté de la rivière il y a des saules pleureurs et des peupliers à la Corot. La menthe près de moi est parfumée, comme dans *A Midsummer Night's Dream*. Je lisais Shakespeare et Rabelais pendant l'été et le *Rabelais* du vieux Powys—il m'en avait envoyé les épreuves. C'est un des plus grands livres d'initiation au monde. *(Septembre 1947).*

(Tr. du hongrois en anglais par Éva Daróczi, Angelika Reichmann et Charles Somerville).

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Présence powysienne

Une Philosophie de la Solitude[1]

> Qui donc a prononcé l'infaillible dictat selon lequel nous devons abandonner toute la dignité, le charme et la grâce qui sont le fruit du contrôle de soi et de la pudeur naturelle, et nous agenouiller au confessionnal de la foule, remplir l'espace de nos érotiques babils, exposer notre nudité—spectacle sans attraits—à tout passant ?... (p. 84)
>
> Ceux qui fuient la vie sur les quatre roues de leurs automobiles n'ont aucune expression de grande joie. La vitesse de leur véhicule est l'aiguille de leur misérable distraction. Ils fuient à ce pas insensé le démon de l'Ennui. … (p. 87)
>
> … Les hommes et les femmes d'aujourd'hui, qui ne prêtent aucune attention aux éléments tandis qu'ils se précipitent au volant d'une voiture entre domicile et travail, se trouvent contraints tout le jour de servir le fer et l'acier, d'obéir aux ordres de la pierre, du marbre et du ciment.
> … quand nous traversons les canyons de fer et de pierre de la cité moderne et que nous levons les yeux sur ces vertigineuses façades, nous avons le sentiment que les montagnes que nous avons fuies, les plates-formes rocheuses que nous avons profanées, se sont à nouveau dressées … pour nous réduire à une consternante insignifiance.… (p. 93)
>
> L'heure est venue où un nombre considérable d'hommes et de femmes de tous pays se révolteront… contre les opinions grégaires qui ont détourné le cœur de l'homme de son monde légitime et l'ont rendu esclave de l'inessentiel.… (p. 108)

En 76 ans le monde a bien changé, mais méditons sur la pertinence étonnante de ces quelques passages écrits en 1933 par John Cowper Powys.

Odon

[1] J.C. Powys, *Une philosophie de la solitude*, tr. M. Waldberg, La Différence, 1984.

The Powys and their circle (2)[1]

as seen by Alyse Gregory

Lucy April 16, 1946:

Lucy gave me a lovely welcome. All her words, all her movements are imbued with grace and to watch her is a perpetual delight. Mary [Lucy's daughter] seemed suspended in a bower of spring leaves. Her mind with its abysses and skimming flights, is in many ways my own.

Bertie August 29, 1946:

Gertrude, Nelly[2] and I driven by Mrs. Webb to Winterborne Tomson to Bertie's grave[3]. It was most moving to see his little daughter bending down on her knees to pull the grass and weeds from his grave with fingers so like his own and, with the tears in her eyes going into the little Saxon church[4] and hiding herself in one of the high box pews so that she could cry unobserved. Memories of Bertie came flooding back to me—and the day when I went to his burial was as if but yesterday and at the same time so immeasurably in the past. (...)

Thoughts of Bertie have been continually in my head since the first hour of our meeting in Patchin Place up to the last time we sat in front of my fire here in this house, and he said he never thought of death.

On Henry James (and Marcel Proust) September 6, 1946:

I have now finished Bertrand Russell's book [*History of Western Philosophy*]. It has broadened my knowledge and my vision of the universe, and intensified both my tolerance and my scepticism. (...)

One thing I took exception to, in his book, was his allusion to Henry James as fastidious and snobbish in comparison with William. It is the most misleading thing that could be said of him. His sensibilities were more acute than W's and he was therefore more fastidious, but this, on the other hand, was one of the chief sources of the subtle enrichments of his mind—his closer observation, his feeling for the drama in human relationships, and did his integrity not exceed that of his brother's. Could he ever have justified his belief in a Protestant God in quite so ingenuous a manner? It is the same accusation that has been brought against Proust. They were students of manners but their sense of values is essentially moral (see Proust's essay[5] on this very point).

---

[1] See *lettre powysienne* n°16, p.3. Extracts from Alyse Gregory's unpublished diary.

[2] Eleonor Powys, and her twin brother, were the children of Albert Reginald Powys, usually known as Bertie, by his first wife Dorothy.

[3] Bertie Powys died from gastric disorder in March 1936.

[4] Its restoreation was supervised by A.R. Powys. He was an architect and Secretary to the Society for the Protection of Ancient Buildings.

[5] Alyse was possibly thinking of the chapter 'La Méthode de Sainte-Beuve' in Proust's *Contre Sainte-Beuve.*

Les Powys et leur cercle (2)[1]

tels que les décrit Alyse Gregory

Lucy 16 avril 1946

Lucy m'a accueillie de façon charmante. Tous ses mots, ses mouvements, sont pleins de grâce et c'est un perpétuel délice que de la regarder. Mary [la fille de Lucy] semblait suspendue dans une charmille de feuilles printanières. Son esprit, avec ses abîmes et ses envols allusifs, est à bien des égards le mien.

Bertie 29 août 1946

Gertrude, Nelly[2] et moi conduites en voiture par Mrs. Webb à Winterborne Tomson visiter la tombe de Bertie[3]. C'était un spectacle des plus touchant de voir sa petite fille à genoux arrachant les mauvaises herbes de la tombe avec ses doigts si semblables aux siens et allant, les larmes aux yeux, dans la petite église saxonne et se cachant derrière une des cloisons des bancs fermés pour y pleurer à l'abri des regards. Des souvenirs de Bertie me revinrent à flots—et le jour où je me rendis à son enterrement me semblait n'avoir été qu'hier, et en même temps être enfoui dans un passé infiniment loin. (...)

La pensée de Bertie ne m'a pas quitté depuis notre toute première rencontre à Patchin Place jusqu'à la dernière fois où nous nous sommes assis devant mon feu ici dans cette maison et qu'il me dit qu'il ne pensait jamais à la mort.

Sur Henry James (et Marcel Proust) 6 septembre 1946

J'ai maintenant fini le livre de Bertrand Russell [*Histoire de la Philosophie occidentale*]. Ce livre a élargi mes connaissances et ma vision de l'univers, et rendu plus intenses aussi bien ma tolérance que mon scepticisme. (...)

Mais il y a une chose contre laquelle je m'élève, c'est son allusion à Henry James comme quelqu'un de délicat et de snob comparé à son frère William. C'est ce qu'on pouvait dire de lui de plus trompeur. Sa sensibilité était plus aiguë que celle de W. et il était donc plus délicat, mais d'un autre côté, cela était une des sources de l'enrichissement subtil de son esprit—sa façon plus attentive d'observer, son appréhension du drame des relations humaines, et son intégrité ne dépassait-elle pas celle de son frère? Aurait-il pu jamais justifier sa foi en un Dieu protestant de manière tout à fait aussi innnocente? Une accusation semblable a été portée contre Proust. Ils étudiaient les mœurs mais leur sens des valeurs est essentiellement moral (voir l'essai de Proust sur ce point même[4]).

---

[1] Cf. *la lettre powysienne* n°16, p.2. Extraits du journal inédit d'Alyse Gregory.

[2] Eleonor Powys et son frère jumeau étaient les enfants d'Albert Reginald Powys, appelé Bertie, de sa première femme, Dorothy. Mourut d'une hémorragie intestinale en mars 1936.

[3] Il était architecte et fut le Secrétaire de la Société pour la Conservation des Bâtiments Publics. Il s'occupa particulièrement de la restoration de l'église de Winterborne Tomson, dans le Dorset.

[4] Alyse pensait peut-être au chapitre 'La Méthode de Sainte-Beuve' dans le *Contre Sainte-Beuve*.

John Cowper April 26, 1947:

J's energy runs away with his taste and it is this that he seeks to defend. His ideas are fireworks, his manias horses he is unable to bridle and on the back of which he goes pell mell towards hysteria and incoherence. He summons up imaginary adversaries and proceeds to belabour them with false arguments. He presents airy theories on false hypotheses. Original insights there are—one must be on the lookout for them.

Gertrude April 6, 1948:

Littleton sent me his paper on the Powys family, when Gertrude read it she said 'I wish you would write something to be left for posterity to set some of the misconceptions right.' She can't bear being made into an image of servitude and 'devotion to duty'. Duty is a word she *abhors*. She has a sense of responsibility, an extremely strong will, and a sense of compassion strongest of all. She is intellectually indolent—she rationalizes, evades, asserts—and then she will give up, suddenly reasonable and uncertain. Her art has been the strongest passion in her life, but this was sacrificed to looking after her father, she lacked the single-minded ruthlessness that dedication to art so often demands...

Louis Wilkinson August 12, 1948:

It was walking up the lane and over the bare 'ascent' (as he called it) of the downs in the rain and wind that my heart was moved by him, not only because it was touching to see him creeping at so slow a pace, but because of his protests that he didn't mind getting wet and his docility—so little part of his nature—and his familiarity. I got an old coat of his that he had brought when he came to stay with Joan[6] and it made him feel sad to see it and he said that the hazards of war were reduced when one thought of the hazards to each individual that mere existence carried—the tragedies that one looked back upon—the deaths of those one had loved, the estrangement of friends—and I knew he thought of having lived with Nan[7] in this house, of having come so often to stay with us and to see L., and of what he had said were among the two happiest weeks of his life when he had first stayed here with J.
(...) It was Helvetius that said, 'Every man so long as his passions do not obscure his reason, will always be more indulgent in proportion as he is enlightened'. And Louis is enlightened as few people I know. He is so closely knit that he is articulate in a way I am not and he is at the same time touchingly simple.

Marcel Proust September 28, 1948:

Last night I finished Proust's letters to Georges de Lauris and before that a series of articles by Maurois on Proust. From the letters I get more than from any of his I have heretofore read, something so akin to my own nature that it is no wonder I have adopted him as a source of light and wisdom—the need to be accepted, *to be absolved*, an excessive sensitiveness based on self-doubt and insecurity, combined with an insatiable intellectual curiosity and a strong and most delicate

[6] Joan Lamburn, a great friend of Alyse, who was to marry Louis W a few years later.
[7] Nan Wilkinson, *née* Reid, Louis's second wife.

John Cowper 26 avril 1947

Chez J. son énergie déborde le bon goût, et c'est cela qu'il cherche à justifier. Ses idées sont des feux d'artifice, ses manies des chevaux qu'il lui est impossible de brider et qu'il chevauche à tout va vers l'hystérie et l'incohérence. Il convoque des adversaires imaginaires pour ensuite les assommer de faux arguments. Il sort des théories fumeuses sur de fausses hypothèses. Des idées originales il y en a—il faut les guetter.

Gertrude 6 avril 1948

Littleton m'a envoyé ce qu'il a écrit sur la famille Powys; quand Gertrude en eut pris connaissance elle me dit "J'aimerais que vous écriviez quelque chose à laisser à la postérité pour corriger quelques-unes des idées fausses." Elle ne peut supporter d'être présentée comme une image de dévouement et d'abnégation. Devoir est un mot qu'elle *abomine*. Elle a le sens de la responsabilité, une très forte volonté, et surtout beaucoup de compassion. Elle est intellectuellement indolente—elle rationalise, esquive, affirme—pour ensuite se rendre, soudain raisonnable et peu sûre d'elle. Sa peinture a été la passion la plus forte de sa vie mais elle l'a sacrifiée pour s'occuper de son père, elle n'avait pas le caractère impitoyable et l'acharnement si souvent nécessaires pour se consacrer à l'art.

Louis Wilkinson 12 août 1948

C'est tandis qu'il montait par le chemin et abordait (comme il l'appelait) 'l'ascension' dénudée des Downs dans la pluie et le vent qu'il m'émut, touchant, comme il l'était avançant si lentement, prétendant que cela ne lui faisait rien d'être trempé, docile—si peu dans sa nature—amical. J'allai chercher une veste qu'il avait amenée quand il était venu avec Joan[5] passer quelques jours, et la voir le rendit triste et il me dit que les hasards de la guerre perdaient de leur importance si on pensait aux hasards que la simple existence apportait à chaque individu—les tragédies dans le passé—la mort de ceux qu'on avait aimés, les amis qui s'éloignaient—et je savais qu'il pensait aux moments passés avec Nan[6] dans cette maison, aux nombreuses fois où il était venu passer quelques jours chez nous et voir L., et à son premier séjour ici avec J., dont il m'avait dit que ces deux semaines avaient été parmi les plus heureuses de sa vie.
(...) C'est Helvétius qui a dit "tout homme, tant que ses passions n'obscurcissent pas sa raison, sera toujours d'autant plus indulgent qu'il sera plus éclairé". Et Louis est éclairé comme peu de gens que je connais le sont. Il a une personalité si bien structurée qu'il s'exprime avec une facilité que je n'ai pas et il est en même temps désarmant de simplicité.

Marcel Proust 28 septembre 1948

La nuit dernière j'ai terminé la lecture des lettres de Proust à Georges de Lauris, et auparavant une série d'articles de Maurois sur Proust. Je retire de ces lettres plus que de toutes celles de lui que j'ai jamais lues avant, quelque chose de si

[5] Joan Lamburn, une grande amie d'Alyse, qui devait épouser Louis W. quelques années plus tard.

[6] Nan Wilkinson, née Reid, la seconde femme de Louis.

moral sense that weighs all human actions and words according to their cruelty or their compassion, their self-interest or their magnanimity. Not that I have the merest millet seed of his genius or superb intelligence, but I think I identify myself with others' suffering as he does and recapture my composure by an eternal vigilance of attention to the deeper implications of all that goes on about me.

Marie Canavaggia June 25, 1949:

Evening to see Mlle Canavaggia, the shabby houses and the surprise on finding ourselves in such a delightful room with a window looking out over half Paris in the fading light, so much intellectual passion, her father a Corsican Judge, one sister an astronomer, the other a painter. She is translating both John's and Theodore's books.

Sylvia Townsend Warner September 12, 1949:

I walked along the cliff path to meet her in the soft wind with the cattle lying in heavy serenity. I waited in the shade of a clump of elder trees. Then I saw her figure coming along, very smart, with a too heavy bag, so charmingly responsive, so easy to entertain, her mind ready to turn in any direction, so cultured, a woman of rare distinction. I grew very fond of her and we had some happy moments—having coffee near the summer house, sitting before the fire after supper, walking to L's stone and to look at W. Chaldon from Rats Barn. She thinks the good manners of the upper class are in time adopted by 'the lower class', and that in aristocratic circles in the 19th century, people made extremely long calls, and that village people continue this. We had a long discussion on manners. She thought just contrary to the usual idea that the Frenchman has a strong sense of duty and the Englishman a similarly strong sense of himself. We didn't have time to argue this. She is a rare and interesting woman and has wit, integrity, and a poetical imagination, and we share so many thoughts in common. She was enchanted by sleeping in the little house. Music most tranquilizes and transports her and it is the same with me. it was one of the happiest of visits for me, but my heart was heavy for her when we parted, and still is.

Gamel Woolsey January 1950:

I met her walking up the valley in the mist, just as I had seen her so often in the past, but now the anxiety and the glamour have gone. We talked before the fire. (...) She is still beautiful, in my eyes, in her strange blind way. Her incompetence, slowness, the dim way in which she seems to apprehend what is going on about her, as if in a dream—all came back to me in such a familiar way. Our past lay dark and unexplored, but I felt with an absolute surety that L. would never have been happy had he left me for her; yet she is the most responsive of companions with a delicious sense of humour, an exciting mind, and a most cultured taste, a-moral but compassionate. (...) She still sedulously guards her beauty, spends hours dressing, brings out her little mirror. The past always comes between her and G. [Gerald Brenan]. His egoism bears down upon her, but how must her vagueness, incompetence, untidiness, indifference, evasiveness, secretiveness affect him! She would like to write Rex Hunter, her first husband but G. is jealous and she

proche de ma propre nature qu'il n'est pas étonnant que je l'aie adopté comme source de lumière et de sagesse—le besoin d'être accepté, *d'être absous*, une sensibilité excessive basée sur le doute de soi et le manque d'assurance, combinés avec une curiosité intellectuelle insatiable et un sens moral à la fois fort et très délicat qui évalue toutes les actions humaines et les mots selon leur cruauté ou leur pitié, leur égocentrisme ou leur magnanimité. Ce n'est pas que j'aie de son génie ni de sa superbe intelligence l'équivalent de la moindre graine de mil, mais je pense que je m'identifie à la souffrance d'autrui comme il le fait, et que je retrouve mon équilibre par une constante vigilance attentive aux implications les plus profondes de tout ce qui se passe autour de moi.

Marie Canavaggia Paris, 25 juin 1949

Soirée à visiter Mlle Canavaggia, les maisons délabrées, et la surprise de nous trouver dans une pièce si charmante avec une fenêtre donnant sur la moitié de Paris dans la lumière déclinante, tant de passion intellectuelle, son père un juge corse, une sœur astronome, l'autre peintre. Elle traduit à la fois les livres de John et de Theodore.

Sylvia Townsend Warner 12 septembre 1949

J'ai marché le long de la falaise pour aller à sa rencontre par une brise légère avec les vaches couchées dans une quiétude profonde. J'ai attendu dans l'ombre d'un bosquet de sureaux. Puis j'ai vu sa silhouette, elle arrivait, très élégante, avec un sac trop lourd, réagissant de façon si charmante, si facile à recevoir, prête à diriger son esprit dans n'importe quelle direction, très cultivée, une femme d'une rare distinction. Je ressentais de plus en plus d'affection pour elle et nous avons passé des moments agréables—prenant le café près du pavillon de jardin, assises près du feu après dîner, allant jusqu'à la pierre de L. et regardant West Chaldon depuis Rats Barn. Elle pense que les bonnes manières de la haute bourgeoisie finissent par être adoptées par les classes inférieures, que dans les cercles aristocratiques au 19ème siècle, les gens faisaient de très longues visites et que les gens de village perpétuent cela. Nous avons eu une longue discussion sur les bonnes manières. Elle pensait tout le contraire de l'idée reçue selon laquelle le Français a un sens aigu du devoir et l'Anglais un sens aigu de lui-même. Nous n'avons pas eu le temps de poursuivre cette discussion. C'est une femme originale et intéressante, spirituelle, possède une grande intégrité et une imagination poétique, nous avons bien des choses en commun. Elle était enchantée de dormir dans la petite maison. C'est surtout la musique qui l'apaise et la ravit, comme pour moi, ce fut donc l'une des plus heureuses visites pour moi, mais j'avais le cœur lourd pour elle quand nous nous sommes séparées, et il l'est encore maintenant.

Gamel Woolsey Janvier 1950

Je suis allée à sa rencontre tandis qu'elle montait dans la brume le long de la vallée, exactement comme je l'avais vue si souvent par le passé, mais aujourd'hui l'angoisse et le charme ont disparu. Nous avons parlé près du feu. (...) Elle est encore belle à mes yeux, dans son étrange égarement. Ses inaptitudes, sa lenteur, l'air vague avec lequel elle semble prendre en compte ce qui se passe autour

stopped seeing Bertrand Russell for that reason as well. It is a duel and love alone holds the solution. It was the same with L. and me. He drew all my life into him. She seemed unmoved by memories of him and showed only the slightest interest in the stone. Our best day was the last one when we drove to see Theodore. The mist had cleared and the sky was full of great clouds, the colours exquisite beyong all describing, the air new and fresh.

Lucy February 4, 1950:

The vague uneasiness in my heart which I pick up my pen to try to banish is to do with my relationship with Lucy. Her obstinate self-abnegation, complicated retreats, humilities, sense of guilt, self-sacrificing dedication to others—all based on an over-sensitive heart and the circumstances of her life are barriers between us. She has strong aversions which she tries to cover up. Her mind is so timid and so incurious that conversations with her are apt to lead into blind alleys and yet she has a good mind and even at times an imaginative one. The worst of it is that she makes me feel guilty.(...) What is almost essential for me in any close relationship is an interest in analysing, yet she is so exquisitely moved by the sight of flowers or any manifestation of nature. I suppose if I saw in her heart I would see something utterly different from what I think. Analysis is my method of trying to justify my nerves and dissipate my dreads. Discriminating to her is criticizing.

Weymouth June 1, 1950:

Yesterday I went to visit Louis [who had been sent to hospital, with a broken ankle after a fall]. First I walked the whole length of the backwater, watching the boats come in—one customs' officer with a broad, genial face, arrived on an official launch, and climbed up the iron ladder to where his wife and little girl were waiting eagerly to greet him, and they all went off united. Innumerable gulls lighted on small boats at anchor, the sun shining on their white plumage. There was no reminder of a popular seaside resort. I might have been in any country—Holland, Norway, Belgium—where the daily occupations of harbour life were carried on. Then I walked through a back street and was again with the holiday crowds, the sun dancing on the rippling waves, little children building sand castles, old men dozing in the heat. I had some coffee in a modern teashop with a bunch of azaleas in the middle of the table. The waitress, a pale, characterless, modish blonde told me that she had been born in Portland, but that she preferred Weymouth. How little she suggested that windswept, granite [sic][8] peninsula, this pale, attenuated offshoot of our modern life. I walked on the sand the whole length of the beach until I was out of sight of people altogether and could stand alone looking off at the purple-blue sea and drink in the salt air.

Gertrude's death April 26, 1952:

For three weeks she had been getting weaker and weaker, forcing herself round, sinking on her couch, not able to read because her eyes would fill with water. (...) Those moments of suspense waiting for the ambulance (...) They carried her down stairs and laid her on a stretcher. Everyone stood while K. kneeled to kiss

[8] Portland peninsula is limestone.

d'elle, comme dans un rêve—tout ce qui m'était familier est revenu. Notre passé demeure inexploré dans l'ombre, mais je sentis avec une absolue certitude que L. n'aurait jamais été heureux s'il m'avait quittée pour elle; et cependant elle est la plus animée des compagnes, avec un délicieux sens de l'humour, un esprit passionnant et un goût très sûr, amorale mais capable de pitié. (...) Elle prend soin de sa beauté avec assiduité, passe des heures à s'habiller, sort son petit miroir. Le passé s'interpose sans cesse entre elle et G. [Gerald Brenan]. L'égoïsme de G. lui pèse, mais comme son air vague, son incompétence, son désordre, son indifférence, ses façons évasives, sa duplicité doivent l'affecter, lui! Elle aimerait écrire à Rex Hunter, son premier mari, mais G. est jaloux, elle a cessé de voir Bertrand Russell pour cette même raison. C'est un duel, et l'amour seul détient la solution. C'était la même chose pour L. et moi. Il tirait à lui toute ma vie. Elle a semblé indifférente à son souvenir et n'a guère montré d'intérêt pour la pierre. Notre meilleure journée fut la dernière, lorsque nous sommes allées en voiture voir Theodore. La brume s'était dissipée, et le ciel était empli de grands nuages, les couleurs belles au-delà de toute expression, l'air neuf et frais.

Lucy 4 février 1950

Le vague malaise que je ressens et que j'essaie de dissiper en prenant la plume concerne mes relations avec Lucy. Son abnégation obstinée, ses replis tortueux, son humilité, son sens de culpabilité, son désir de se sacrifier pour les autres—tout cela basé sur un cœur plus que sensible et les circonstances de sa vie sont autant de barrières entre nous. Elle a de profondes aversions qu'elle essaie de cacher. Son esprit est si timide et si peu curieux que les conversations avec elle ont tendance à finir en impasse, et pourtant elle est intelligente et a parfois de l'imagination. Pire encore, elle me fait me sentir coupable. (...) Ce qui pour moi compte presque le plus dans toute relation intime c'est un intérêt pour l'analyse, alors qu'elle est si délicieusement émue par la vue de fleurs ou par toute manifestation de la nature. Je suppose que si je voyais clair en son cœur je verrais quelque chose de totalement différent de ce que je pense. L'analyse est ma méthode pour tenter de justifier à mes yeux ma nervosité et de dissiper mes craintes. Etablir des distinctions équivaut pour elle à critiquer.

Weymouth 1er juin 1950

Hier, je suis allée rendre visite à Louis [qui avait été hospitalisé pour une fracture de la cheville après une chute]. J'ai d'abord marché tout le long de l'arrière-bassin, observant les bateaux qui rentraient—un officier des douanes au large visage avenant arriva sur une vedette de service et monta le long de l'échelle de fer rejoindre sa femme et sa petite fille qui l'attendaient avec impatience, et ils sont repartis tous trois ensemble. D'innombrables goélands se posaient sur les petits bateaux à l'ancre, leurs plumes blanches éclairées par le soleil. Rien n'évoquait une station balnéaire populaire. J'aurais pu tout aussi bien me trouver dans n'importe quel pays—la Hollande, la Norvège, la Belgique—où les activités quotidiennes d'un port se déroulaient. Puis j'ai pris par une petite rue et me suis trouvée de nouveau mêlée à la foule des vacanciers, le soleil dansant sur les vaguelettes, les petits enfants faisant des châteaux de sable, des anciens somnolant dans la chaleur. J'ai pris un café dans un salon de thé moderne avec

her. She looked beautiful so deathly pale her eyes of an almost startling forget-me-not blue. Everything took place as in a dream—irrevocable. It was when I was nursing her that my heart was most pierced—so proud, so full of gratitude for the smallest service, so uncomplaining, and so desperately ill; her little cat sitting up on the table, looking at her, or coming to jump on the bed—She never liked to give trouble. I combed her hair for her and braided it and tied it with ribbons and made her bed and brought her orange juice—all in vain! I watched the ambulance drive off while all the time K. was calling me. It stopped in the bottom of the valley, a great white object like a huge van, and then it had disappeared entirely from my sight. The next morning at 7.30 Katie came screaming and moaning to me in her night gown to say she had died.

It is her compassion, her love of the sunshine, her forgiving heart, her shameless irony, her protectiveness of those near to her, her power of enjoying the moments, the wound she always carried, though it had become more like a deep scar, of not having fulfilled her ambitions as an artist. Who now will remember the anniversaries, conserve the traditions, be there to support others in their hour of need!

Alyse October 9, 1953:

Yesterday in Weymouth—the sea melting and shimmering, the tide out, the beach almost deserted. I ate my sandwiches at the end of the quay near the bridge sitting on one of the squat iron staples round which the ropes anchoring the boats are wound, looking at the shipping—boats of every kind having touched at all parts of the world, the gulls circling overhead and the sun shining, I without responsibility, storing nothing to recount, within myself and far from myself, as if in a foreign land. I thought of the day I had left G. and L. in the beach chairs and walked by myself, and I looked at what had been our home only just visible as a tiny speck on the top of the White Nose, and all life seemed infinitely tragic and infinitely beautiful—mixed with magic and dross, reared on the heart beats of humanity—human beings under a dolorous spell, nefarious and lofty.

un bouquet d'azalées au milieu de la table. La serveuse, une pâle blonde quelconque à la dernière mode, me raconta qu'elle était née à Portland, mais qu'elle préférait Weymouth. Combien peu elle évoquait cette péninsule calcaire balayée par le vent, cette pousse pâlote de notre vie moderne. J'ai marché sur le sable tout le long de la plage, jusqu'à disparaître tout à fait de la vue des autres et pouvoir être seule, contemplant la mer bleu-pourpre, et inspirer à fond l'air salin.

La mort de Gertrude 26 avril 1952

Depuis trois semaines elle devenait de plus en plus faible, se déplaçant avec effort, se laissant tomber sur son canapé, ne pouvant plus lire tant ses yeux larmoyaient. (...) Ces moments où nous étions suspendus à l'arrivée de l'ambulance. (...) Ils l'ont portée en bas et l'ont allongée sur une civière. Tout le monde était debout, tandis que K. s'agenouillait pour l'embrasser. Elle me parut très belle, si mortellement pâle, ses yeux d'un bleu de myosotis presque surprenant. Tout se passa comme dans un rêve—irrévocable. C'était aux moments où je la soignais que mon cœur était transpercé—elle était si fière, si reconnaissante pour le moindre petit service, ne se plaignant jamais et pourtant si désespérment malade; son petit chat assis sur la table, qui la regardait ou sautait sur son lit—Elle n'a jamais aimé déranger. Je lui peignais les cheveux, les nattais et les nouais avec des rubans, lui faisais son lit, lui apportais du jus d'orange—tout cela en vain! Je regardai l'ambulance qui s'éloignait tandis que K. ne cessait de m'appeler. L'ambulance s'arrêta en bas de la vallée, un grand objet blanc comme une gigantesque camionnette, et puis elle disparut totalement de ma vue. Le lendemain matin à 7h30, Katie vint en robe de chambre, hurlant et gémissant, me dire qu'elle était morte.

C'est sa compassion, son amour du soleil, son cœur indulgent, son ironie audacieuse, la protection accordée à tous ses proches, sa capacité à apprécier chaque instant, la blessure qu'elle portait toujours en elle, bien que devenue plutôt une profonde cicatrice, de ne pas avoir atteint ses ambitions comme artiste. Qui maintenant se souviendra des anniversaires, gardera les traditions, sera là pour soutenir les autres à l'heure où ils en auront besoin!

Alyse 9 octobre 1953

Hier à Weymouth—la mer comme fondue et scintillante, marée basse, la plage presque déserte. J'ai mangé mes sandwiches au bout du quai près du pont, assise sur une de ces bittes d'amarrage en fer autour desquelles sont enroulées les aussières des bateaux à quai, regardant les bateaux—embarcations de toutes sortes qui ont été dans toutes les parties du monde, goélands décrivant des cercles au-dessus d'eux et le soleil qui brille, et moi sans aucune obligation, ne conservant rien à raconter, en moi-même et loin de moi-même, comme en terre étrangère. J'ai pensé au jour où j'avais laissé G. et L. sur leurs transats et étais partie marcher seule, et j'avais regardé ce qui avait été notre maison, point minuscule au sommet du White Nose à peine visible, et la vie tout entière me parut infiniment tragique et infiniment belle—mélange de magie et de scories, nourrie des battements de cœur de l'humanité—êtres humains soumis à un sortilège douloureux, à la fois malfaisant et noble.

A letter from Alyse Gregory to Marjorie Ingilby née Phelips

On the ocean timeless
and dateless[1]

Holland-America Line

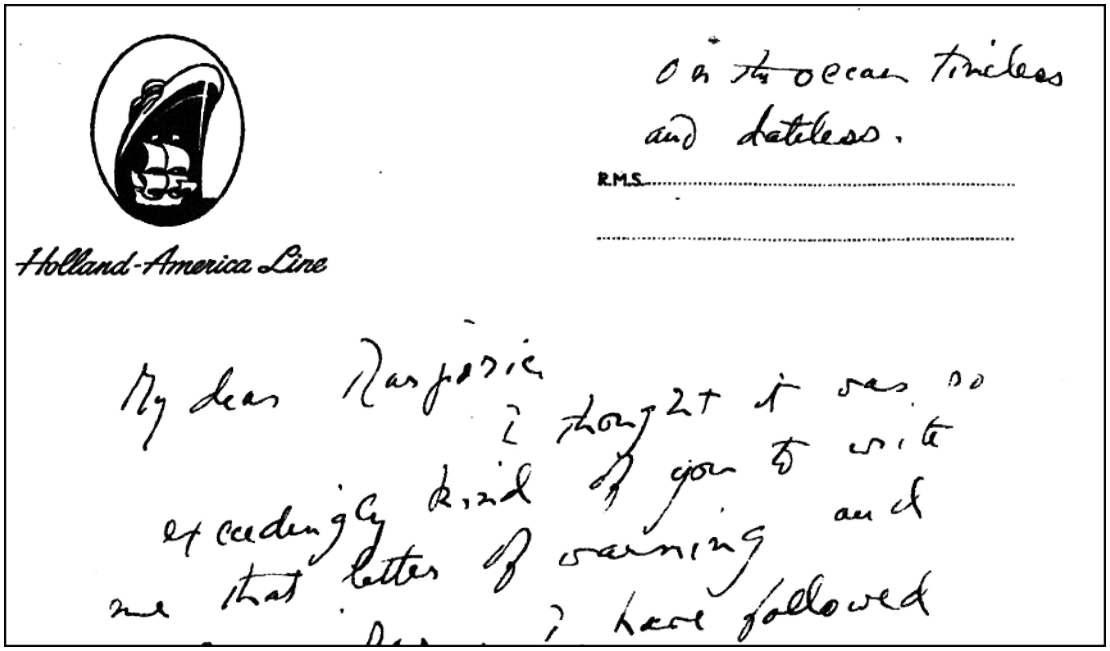
My dear Marjorie,

I thought it was so exceedingly kind of you to write me that letter of warning and good wishes. I have followed your advice and I hope I won't get into any difficulties.

This is a huge ship—the largest I have ever crossed in—and very luxurious where food is concerned, with a menu a mile long and everything given a fancy French name, though Dutch and American are the languages one hears spoken all about one. The one thing one seems most cut away from is the sea as the decks seem to be used for playing games and it is difficult to get away from people.

I feel very like a ghost returning to some fabulous country all different from the one I remember—and hope I can keep my wits above the battle line. I am a good sailor at any rate though there has not been much of a sea to worry us so far. I hope to return with the spoils of battle in time for Christmas. I left Chydyok in torrential rain and wild wind and I was afraid the bus could not make it. The last thing I saw was Gertrude and Katie waving to me as I disappeared into the valley.

With affectionate thoughts and many thanks for your letters.
Alyse Gregory



[1] No date, but certainly written mid-September 1951, for her diary for 1951 has an entry for "Sept. 16. On *Nieuw Amsterdam*". Marjorie Ingilby, *née* Phelips, was the daughter of W.R. Phelips, the squire of Montacute House. She was a few months younger than Gertrude, knew the Powys well, had played tennis and acted in plays with them. She married Lt. Col. John Voltred MacDowell Ingilby. My thanks to Susan Rands for the copy of this letter.

Une lettre d'Alyse Gregory à Marjorie Ingilby née Phelips

Holland-America Line *Nieuw Amsterdam*
(from www.nasm1873.nl)

Sur l'océan sans heure
et sans date[1]

Holland-America Line

Ma chère Marjorie,

J'ai pensé que c'était extrêmement aimable à vous de m'écrire cette lettre avec vos recommandations et vos bons vœux. J'ai suivi vos conseils et j'espère que je saurai éviter les difficultés.

Ce bateau est immense—le plus grand que j'aie jamais pris—et très luxueux en ce qui concerne la nourriture, avec un menu long comme le bras où les plats ont des noms recherchés en français, même si c'est le hollandais et l'américain que l'on entend parler autour de soi. La seule chose dont on est vraiment coupé c'est la mer, car les ponts semblent être utilisés pour des jeux et il est difficile de s'isoler des gens.

Je me sens comme un fantôme qui s'en revient vers quelque pays de légende tout à fait différent de celui dont je me souviens—et espère que je saurai conserver ma présence d'esprit sur la ligne de feu. J'ai de toutes façons le pied marin bien qu'il n'y ait pas vraiment eu de quoi nous éprouver jusqu'ici tant la mer est calme. J'espère revenir pour Noël avec le butin de la bataille. J'ai quitté Chydyok sous une pluie torrentielle et un vent violent et j'avais peur que le bus n'arrive pas. Ce que j'ai vu en dernier c'était Gertrude et Katie qui me faisaient signe de la main tandis que je disparaissais dans la vallée.

Pensées affectueuses et un grand merci pour vos lettres.
Alyse Gregory

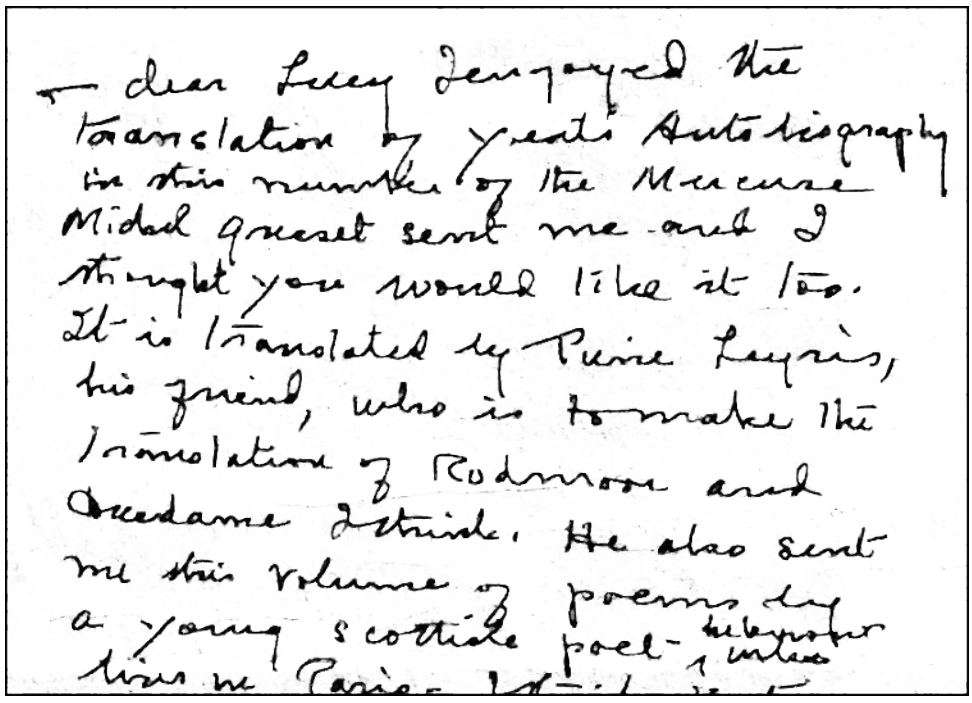
[1] Sans date, mais sûrement écrite mi-septembre 1951, car on trouve dans son journal de 1951 la notation suivante: "Sept. 16. On *Nieuw Amsterdam*". Marjorie Ingilby, née Phelips, était la fille de W.R. Phelips qui habitait Montacute House. Elle était de quelques mois plus jeune que Gertrude, connaissait bien les Powys, avait joué au tennis et dans des pièces de théâtre avec eux. Elle était mariée avec le lieutenant-colonel John Voltred MacDowell Ingilby. Remerciements à Susan Rands. pour m'avoir confié cette lettre.

A letter from Phyllis to Lucy[1]

—Dear Lucy I enjoyed the translation of Yeats' *Autobiography* in this number of the *Mercure* Michel Gresset sent me and I thought you would like it too. It is translated by Pierre Leyris[2], his friend, who is to make the translation of *Rodmoor* and *Ducdame* I think[3]. He also sent me this volume of poems by a young Scottish poet[4] he knows who lives in Paris. I think Katie would have responded to them[5]—and you may too—I don't want either of them back—having read them both.
The weather forecast predicted *Snow* this morning—but there is none even on the mountains and the Sun is coming out again as it has been part of the time for a long while now. But it is cold—I hope you are all right.
Love always

Phyllis

Taking the parcel down as I go to lunch—



[1] No date, but based on the dates of publication of the books mentioned, probably written in winter 1965.

[2] Pierre Leyris, poet and translator (Shakespeare, Melville, De Quincey, Dante, among others). Founded the collection 'Domaine anglais' at Mercure de France. His translation of W.B. Yeats' *Autobiography* was published in three volumes in 'Domaine anglais', the first volume *Enfance et jeunesse resongée* in 1965, *Le Frémissement du voile* and *Dramatis personae* in 1974.

[3] *Rodmoor* was finally translated by P. Reumaux in 1992 and *Ducdame* by F.X. Jaujard in 1973.

[4] The "young Scottish poet" is Kenneth White. His book of poems, *En toute candeur,* was prefaced and translated by Pierre Leyris in 1964 and published by Mercure de France.

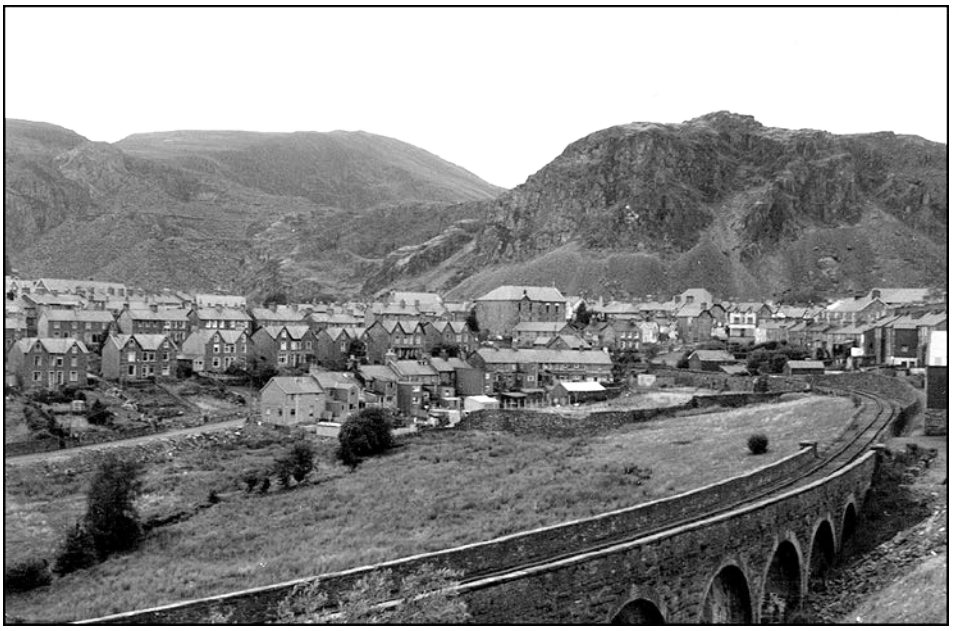
[5] Katie Powys died in1962.

Une lettre de Phyllis à Lucy[1]

—Chère Lucy J'ai bien aimé la traduction de l'*Autobiographie* de Yeats dans ce numéro du *Mercure de France* que Michel Gresset m'a envoyé, et j'ai pensé que tu l'aimerais aussi. Le livre a été traduit par Pierre Leyris[2], son ami, qui doit également entreprendre la traduction de *Rodmoor* et de *Ducdame*[3] (Givre et Sang), je crois. Il m'a également envoyé ce volume de poèmes par un jeune poète écossais[4] qu'il connaît et qui habite Paris. Je pense que Katie[5] y aurait été sensible—et peut-être toi aussi—tu peux les garder—car je les ai lus tous deux.
Le bulletin météo prévoyait de la *Neige* ce matin—mais il n'y en a pas, même sur les montagnes, et le Soleil ressort comme il le fait par moments depuis maintenant pas mal de temps. Mais il fait froid—j'espère que tu vas bien. Affectueusement

Phyllis

Je descends poster le paquet en allant déjeuner.



Blaenau Ffestiniog (pris en dessous de Waterloo Terrace)

[1] Non datée, mais d'après les dates de publication des ouvrages mentionnés ci-dessus, probablement écrite durant l'hiver 1965.

[2] Pierre Leyris, poète et traducteur (Shakespeare, Melville, De Quincey, Dante, entre autres). A fondé la collection 'Domaine anglais' au Mercure de France. Sa traduction de *Autobiography* de W.B. Yeats, a été publiée en trois volumes dans le 'Domaine anglais', le premier volume *Enfance et jeunesse resongée* en 1965, *Le Frémissement du voile* et *Dramatis personae* en 1974.

[3] *Rodmoor* a été traduit par P. Reumaux en 1992 et *Ducdame* par F.X. Jaujard en 1973.

[4] Le "jeune poète écossais"est Kenneth White. Son livre de poèmes *En toute candeur*, fut préfacé et traduit par Pierre Leyris en 1964 et publié par le Mercure de France.

[5] Katie Powys est décédée en 1962.

El salto del pez
o la felicidad como obligación[1]

par Rafael Squirru[2]

Cada época tiene sus propios males, sus propias enfermedades, sus propios problemas (físicos y metafísicos) y toca al pensador diagnosticar la naturaleza de estos padecimientos para luego y en la medida de sus fuerzas proponer remedios y soluciones.

Así, recordamos un título de Ortega y Gasset, "El tema de nuestro tiempo", y así también nos viene a la memoria un ensayo del notable humanista inglés John Cowper Powys, "The art of happiness" (El arte de la felicidad), que no por menos conocido nos parece hoy menos fundamental. Para Cowper Powys la terrible crisis del siglo XX puede resumirse en un estado depresivo, individual y colectivo que aqueja a mujeres y hombres de nuestra época. (...)

Le saut du poisson ou l'obligation du bonheur

TOUTE EPOQUE possède des maux, des maladies, des problèmes (physiques et métaphysiques) qui lui sont propres et il appartient au penseur de diagnostiquer la nature de ces épreuves pour ensuite proposer des remèdes et des solutions.

Nous nous rappelons ainsi un essai d'Ortega y Gasset[3], *Le sujet de notre temps* et nous vient aussi en mémoire un essai du grand humaniste anglais John Cowper Powys, *The art of happiness* (L'art du bonheur), qui bien que moins connu nous paraît aujourd'hui non moins fondamental. Pour Cowper Powys la terrible crise du XXème siècle peut se résumer en un état dépressif, individuel et collectif qui frappe les femmes et les hommes de notre époque.

Cette dépression attaque notre énergie tant physique que morale, selon les divers accents qu'y mettent la peur, l'apathie, la désillusion, le désespoir et ceux d'entre nous qui ont ressenti à un certain moment ces sensations conduisant à un ensemble général dépressif, savent combien ils nous prédisposent aussi à la prostration et à l'indifférence envers tout ce qui nous entoure. Il importe au plus

[1] Cet essai, paru le 7 juin 1984 dans *La Nación,* Buenos Aires, a été traduit en anglais par Kate Kavanagh et publié dans *The Powys Newsletter* 56. (Un passage en est repris p.52). Elle m'a également transmis le texte en espagnol. Qu'elle en soit ici remerciée.

[2] Rafael Squirru (Buenos Aires, 1925): poète, essayiste, critique d'art. Après avoir fondé le Musée d'Art Moderne de Buenos Aires en 1956, il défendit la cause de l'art argentin et sud-américain comme Directeur des Affaires culturelles en 1960. Parmi ses nombreuses initiatives durant cette époque on lui doit la présentation des sculptures d'Alicia Penalba et des gravures de Antonio Berni aux Biennales de Sao Paulo et de Venise, où ces deux artistes remportèrent le Premier Prix. Rafael Squirru a aussi traduit deux pièces de Shakespeare, *Hamlet* et *La Tempête.*

[3] José Ortega y Gasset, philosophe libéral espagnol (1883-1955). Fonda en 1923 la *Revista de Occidente.* Il prit la tête de l'opposition intellectuelle républicaine et fut élu député de la province du Léon. Mais déçu par la politique, il quitta l'Espagne quand la guerre civile éclata et se réfugia à Buenos Aires, ne rentrant en Europe qu'en 1945. En 1948 il revint à Madrid et y fonda l'Institut des Humanités. *El tema de nuestro tiempo* date de 1923.

haut point de comprendre que ce mal qui se présente à nous comme quelque chose de personnel et d'intime, est en vérité un mal étendu à l'ensemble du monde civilisé, qui se manifeste en certaines latitudes sous une forme plus virulente

Les latitude et longitude qui se croisent dans notre grande métropole [Buenos Aires] semblent être particulièrement frappées par ce type de mal. Je vais donc me servir de quelques intuitions de Cowper Powys, y ajoutant les miennes, afin de proposer quelques remèdes qui pourront, je l'espère, s'avérer aussi utiles aux autres qu'elles l'ont été pour moi.

Rafael Squirru, 1960
courtesy Kate Kavanagh

La raison de ces troubles psychologiques serait, selon Powys, intimement liée au fait que nous vivons une étape de transition, j'oserai presque dire de mutation. Piet Mondrian, maître de la peinture moderne (un contemporain de Powys) disait que cette transition a déplacé le poids de l'évolution, depuis la nature considérée comme un tout, jusque dans les limites strictes de l'esprit humain. Le processus qui auparavant, selon Mondrian, se produisait partant de la nature vers l'esprit, maintenant se produit en allant de l'esprit à la nature.

Cette variante dans le processus cosmique fait naître des tensions intellectuelles et nerveuses d'intensité inusitée touchant les êtres particulièrement sensibles (qui sont les antennes de l'espèce), les amenant à ressentir des angoisses inconnues jusque-là, ou plutôt un certain type d'angoisse auparavant localisé différemment en d'autres domaines de la vie humaine.

Il importe donc d'avoir conscience que ces maux, ressentis au niveau personnel, relèvent bien davantage d'une épidémie qui touche des millions d'êtres. Il n'en demeure pas moins que, comme nous allons le voir, la guérison dépend en grande partie de l'effort personnel de chaque individu.

Nous avons déjà pris conscience du caractère du mal et nous avons essayé en termes très généraux de déceler la cause principale de son origine, diverses formes et variantes de dépression provoquées par une surcharge mentale, non plus seulement au niveau individuel mais au niveau universel.

Le phénomène peut bien sûr, et dans la plupart des cas doit, se traiter aux niveaux physiologique et psychologique, mais il s'agit ici de faire une incursion, sans prétentions exagérées, dans le domaine de l'esprit.

Celui qui est attaqué par ce mal a selon la philosophie de Cowper Powys trois possibilités. Il invente à ce sujet des mots qui décrivent ces attitudes, proposant ce que nous pourrions dénommer trois techniques différentes: d'abord *l'acte ichtyen*, appelé ainsi en référence au mot grec *ichthus* qui signifie poisson, symbole utilisé par les premiers chrétiens comme équivalent verbal en grec du monogramme du Christ.

Cet *acte icthyen* est comparable à celui du poisson qui saute une seconde hors de l'eau pour s'y replonger aussitôt. Il s'agit d'une image qui nous rappelle certains vers de notre poète Marechal[4] pour décrire l'illumination, "au poisson grandissant du Messie"[5]; ou le poisson disant à l'algue: "je ne me laisse pas porter par l'inertie de l'eau;/je remonte la fureur du courant afin de rencontrer l'enfance du fleuve"[6]; ou: "dans le Tuyú, où une fois je pus moi-même prendre dans mes filets enfantins/ une aube aux nageoires de poisson"[7]. *L'acte ichtyen* est un saut désespéré de l'âme au-delà de l'obscurité que nous ressentons, plongée en une lourde masse de souffrance, un saut comme celui du poisson qui bien que bref nous permet pendant une seconde de prendre conscience qu'il est possible un instant de s'élever au-dessus du courant douloureux.

La seconde technique est celle de *l'acte de dé-carnation*. Elle requiert moins d'énergie et pourrait être envisagée, paradoxalement comme un acte passif: elle suppose de contempler notre propre personnalité de l'extérieur de nous-mêmes et les maux qui l'affrontent. Se distancer de nous-mêmes et flotter comme sur un nuage, sans rien faire, en simple contemplation... (nous rappelant les 'Coplas' de Jorge Manrique[8]: "comme passe la vie, comme s'en vient la mort, si

[4] Leopoldo Marechal (1900-1970), écrivain et poète argentin. Longtemps marginalisé et ignoré en raison du péronisme qu'il avait professé pendant une vingtaine d'années, avant de se rallier tardivement au castrisme lors d'un voyage à Cuba en 1967, il est un des écrivains majeurs de l'Argentine contemporaine.

[5] "y al pez creciente del Mesías" (La Eutanasia, 16, Heptamerón).

[6] "El surubí le dijo al camalote:/No me dejo llevar por la inercia del agua;/yo remonto el furor de la corriente, para encontrar la infancia del río".(La Poética 28, Heptamerón). Le surubí est un poisson d'eau douce d'Amérique du Sud ."

[7] "en el Tuyú, donde una vez yo mismo/ pude alzar en mis redes infantiles/un alba con aletas de pescado" (La Alegropeya).

[8] Jorge Manrique (1440?–1479), poète espagnol, auteur des 'Stances sur la mort de son père' (*Coplas por la muerte de su padre*), un des classiques de la littérature espagnole. "Como se pasa la vida/ como se viene la muerte, tan callando..."

doucement...”). Ainsi verrons-nous avec un certain degré de détachement nos propres limitations et celles de tout ce qui nous entoure.

La troisième technique consiste en *l’acte panergique* qui fait référence à l‘”energeia a-kinesis” aristotelicienne grâce à laquelle nous transférons nos processus mentaux dans nos sensations, nous concentrant sur elles dans une accumulation d’énergie. C’est une manière de nous réfugier dans les satisfactions et les menus plaisirs quotidiens, tout ce qui nous rappellera que le bien-être fait aussi partie de notre réalité, et de plus, nous octroie à travers nos souvenirs la possibilité de nous extraire du plus profond désespoir.

Tous ces actes suggérés par Powys ont pour base l’idée qu’il existe pour nous une possibilité de contrôler, même imparfaitement nos pensées. Quelque soit l’acte que nous choisissons il demande la participation de notre volonté.

Un des pièges que notre conscience nous tend parfois est de nous demander comment on peut être heureux dans un monde où existe tant de souffrance. Il convient ici de signaler la différence entre joie et plaisir. Powys n’est pas un épicurien, même s’il semble qu’il y ait un certain égoïsme dans ses suggestions. Sa conception d’une destinée humain vouée au bonheur, qui s’oppose à la douloureuse dépression, va bien au-delà des sensations de plaisir, dont le souvenir peut nous aider à sortir de ce qui est en vérité un état négatif inutile. Il s’agit au contraire ici d’une joie telle que peut la ressentir un saint, un mystique, n’impliquant nullement de se désintéresser du destin et de la souffrance du reste des mortels. Celui qui accomplit ce destin de sainteté—saint François d’Assise par exemple—est très loin de la dépression et de la tristesse; bien au contraire ces êtres angéliques se caractérisent par l’immense joie qui émane d’eux et qui jaillit de ce qu’ils ressentent intérieurement. Même la douleur physique n’arrive pas à ternir cette exaltation supérieure de l’énergie spirituelle.

De même cette autre forme de souffrance, noyée dans la pitié de soi, est très éloignée des douleurs endurées de façon noble et généreuse. Ce mal de notre époque est un piège tendu par les forces qui nient la créativité, la noblesse et le salut spirituel de l’être humain. Et que personne ne s’y trompe, il s’agit d’un type de dépression qui peut se manifester non seulement en pulsions autodestructrices, mais aussi en violence qui conduit à détruire son prochain ou tout ce qui nous entoure.

Cette distinction est peut-être la clef de ces réflexions. Ainsi, tout comme il existe un “état de grâce” à travers lequel nous faisons venir une énergie positive du cosmos, comme le savent bien ceux qui pratiquent une religion, il existe aussi des états de disgrâce durant lesquels s’assume cette terrible énergie négative qui se répand dans l’air et qui alimente l’angoisse et la dépression, au point où elles paraissent normales à leur victime.

Que la société de notre temps soit attaquée par ce type de mal, il n’est guère besoin d’en convaincre le lecteur; les résultats sont là. Ceux qui apportent une aide professionnelle médicale aux niveaux physiologique et psychologique font beaucoup pour pallier à ces maux, mais je crois nécessaire aussi de signaler

les efforts qu'il faut faire au niveau de l'esprit et qu'il faut également se défendre à ce niveau-là. Les gens ne bénéficient pas tous de l'aide de la religion; parfois la maladie elle-même les en éloigne. C'est alors qu'il faut recourir à ce que l'on pourrait appeler une auto-cure, un faites-le-vous-mêmes, et c'est là que Cowper Powys peut nous aider.

Si nous comprenons qu'à céder à ces états négatifs nous contribuons au malaise général, si nous acceptons l'idée qu'ainsi nous nous nuisons à nous-mêmes et que si nous ne résistons pas aux pensées dépressives nous nous faisons les alliés de forces obscures, cette forme d'éveil peut, si on la pratique, être décisive pour nous aider, et ainsi aider aussi les autres. Nous devons être sur nos gardes afin de chasser de notre esprit ce défaitisme malsain qui sous le masque du réalisme mine les sources mêmes de notre énergie et nous ôte la foi dans la dignité de la vie et de ses valeurs qui sont l'essence de notre humanité.

Cet amour de la vie ne suppose pas nécessairement de méditer longuement sur la mort, ni non plus un rejet total de celle-ci, car elle est une part inaliénable de notre existence terrestre. Il nous faut au contraire accepter la pensée de la mort comme quelque chose de naturel; il ne faut pas avoir peur de ce qui est le dénouement de toute destinée humaine, mais incorporer d'une autre manière cette idée. Acceptons la mort comme quelque chose d'aussi lumineux que la vie même; une libération, une promesse de repos, acceptée avec l'allégresse ressentie lorsque nous nous apprêtons à dormir après une intense journée de travail. Fuyons l'image lugubre de la mort comme quelque chose de monstrueux et de terrifiant; elle aussi doit faire partie de notre inaliénable dessein de bonheur. Nous pourrions nous réveiller dans la lumière d'un nouveau jour.

Nous aurons peut-être des frayeurs pires que celle de la mort. Utilisons le saut ichtyen, la dé-carnation et l'acte panergique, en gardant en mémoire ce mot d'ordre évangélique "Ne crains pas" qui nous permettra d'atteindre le fond même de notre angoisse sans la fuir, mais au contraire en la transcendant.

On nous a dit que lorsque les avions approchaient du mur du son ils étaient tellement secoués que les pilotes les retenaient; jusqu'au jour où apparut le pilote[9] qui en de semblables circonstances, accéléra encore plus l'appareil pour démontrer qu'avec le bang supersonique il émergeait sain et sauf, après avoir réussi à traverser le célèbre mur.

Que ce soit en sautant, en flottant ou en trouvant refuge, une fois déchargée l'énergie disponible selon les cas, nous devons conserver à tout moment, et quoi qu'il arrive, notre sens de l'humour afin de transcender l'accumulation des maux qui nous affligent. Ce pourra être un humour caustique et à bon escient, comme celui que renferme cette maxime de Baltasar Gracián[10] dans son *Art de la prudence*: "Ne jamais donner de mauvaises nouvelles, et encore moins les recevoir"; ce pourra être la mise en exercice de cette capacité à

[9] Sans doute une allusion à Charles Elwood "Chuck" Yeager, qui le 14 octobre 1947 a franchi le mur du son à bord du Bell X-S1.

[10] Baltasar Gracián y Morales (1601-1658), écrivain et philosophe jésuite. Son *Oráculo manual y arte de prudencia* date de 1647.

rire de nous-mêmes, en nous rappelant que peu de choses mettent plus à mal l'esprit négatif que notre rire; ce pourra être également participer au grand éclat de rire cosmique, en faisant fête avec Rabelais ou Shakespeare ou quelques contes des "Mille et Une Nuits" aux aspects les plus grotesques de notre condition humaine, en nous rappelant que si le sublime touche au ridicule, il est non moins certain que le ridicule touche au sublime.

Ce qui est important c'est que, dans tous les cas et quelles que soient les techniques adoptées, nous nous trouvions dans cet état d'alerte permanent qui nous fasse repousser le grand mensonge du découragement, du redoutable doute camouflé en cynisme. William James s'interrogeait: "Sommes-nous tristes à cause des malheurs qui nous adviennent, ou bien ces malheurs arrivent-ils parce que nous sommes tristes?" Que les maux existent dans le monde c'est une réalité que nous ne prétendons pas ignorer; ce que nous avons le droit de nous demander c'est jusqu'à quel point il est spirituellement salutaire de leur faire une place dans notre esprit. Ce n'est pas en nous noyant nous-mêmes que nous aiderons ceux qui se noyent; si telle est notre généreuse préoccupation, ce n'est pas en perdant notre joie intime que nous pourrons alléger la peine d'autrui; cela n'empêche en aucune façon la noble et nécessaire pitié.

D'autre part, dans notre recherche au plus profond de l'être, pour lequel il nous faut exercer toute notre potentialité d'exploration, nous découvrirons que l'ultime réalité de l'univers n'est pas une réalité négative, mais qu'au contraire au plus profond elle accueille quelque chose d'allègre, de positif, dont la nature est peut-être trop mystérieuse pour que notre raison limitée la capte, mais qui peut nous être révélée dans nos sentiments les plus profonds. L'amour après avoir traversé toute souffrance entendra dans la moëlle de la vie un hymne à la joie qu'aucune sorte de perturbation ne peut faire taire.

Rafael Squirru
(tr. Mireille Daoudal & J. Peltier)

Note de la rédaction:
Il semble que certains écrivains d'Amérique latine se soient intéressés à l'œuvre de JCP. En dehors de Rafael Squirru, citons Juan Gelman, grand poète argentin (cf *lettre powysienne* n°11) La revue mexicaine de psychanalyse *Me cayó el veinte* publia aussi en 2000 *El arte de olvidar lo insoportable* (*L'Art d'oublier le déplaisir*), avec une introduction et une bibliographie du traducteur Antonio Montes de Oca T (cf *lettre powysienne* n°9).

Surubí atigrado
(from www.galeon.com)

Talking to Phyllis Playter

She told me that
a high point in her life
was when she'd stayed in France
and there with her mother
had been the one who spoke French.

This was in her teens
before she met John Cowper
when, in publishing,
she'd cherished hopes of writing.

At twenty-six she'd smothered these
and chose to live with him.
But when he died,
leaving her childless,
she remained alone,
trying to balance his magnetic stage performances
against his writing
and deciding that the first had greater weight.

Patricia V. Dawson

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Pêle-Mêle

—'Le Monde des Livres' du 10 juillet 2009 a publié un article de Marc Fumaroli, de l'Académie française, suite à la parution du *Rabelais* de Michael Screech, dans une traduction de Marie-Anne de Kisch, collection "Tel" chez Gallimard. Il écrit: "Avant Screech, deux grands auteurs anglophones, l'Irlandais Joyce et le Gallois John Cowper Powys, ont scruté en version anglaise le génie dionysiaque de Rabelais et la fécondité de son ironie." On aurait aimé que M. Fumaroli soit un peu plus prolixe...

—Deux récentes publications chez Cecil Woolf dans la collection 'Powys Heritage': *T.F. Powys's Favourite Bookseller, the story of Charles Lahr*, de Chris Gostick et *Encounters with John Cowper Powys, a Meditation*, par Christiane Poussier (tr. Nelly Markovic).

Le premier de ces livres raconte l'histoire pittoresque mais triste d'un Allemand qui pour échapper à la conscription dans son pays, s'enfuit en 1905 et vient vivre à Londres. Déjà intéressé par la politique et la religion, et collectionnant les livres, il commence à s'intéresser aussi à l'anarchisme, auquel il allait se consacrer. Il changea son nom pour celui de Charles, vécut dans la pauvreté et après avoir été interné en tant qu'Allemand dans un camp pendant la guerre de 1914-18, il épousa Esther Archer, une jeune femme socialiste d'origine polonaise. Ils ouvrirent une librairie au 68 Red Lion Street, qui allait devenir célèbre comme "rendez-vous des rebelles et des gens qui veulent changer le

Conversation avec Phyllis Playter

Elle me dit que
le point fort de sa vie
eut lieu pendant un séjour en France
avec sa mère
car c'était elle qui parlait français.

C'était pendant son adolescence
avant sa rencontre avec John Cowper
quand, éditrice,
son rêve était d'être écrivain.

A vingt-six ans elle l'a étouffé
et a choisi de vivre avec lui.
Mais quand il mourut,
la laissant sans enfant,
elle resta seule
essayant de mettre en balance
la magie de ses interprétations sur scène
et ses écrits
et décidant que les premières avaient plus de poids.

Patricia Dawson (tr. par Maria Dawson)

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Pêle-Mêle

—NYRB Classics announces the re-publication of three novels by Sylvia Townsend Warner: *Summer Will Show*, *Lolly Willowes* and *Mr. Fortune's Maggot and the Salutation* (The New York Review of Books, attn: Book Order Dept., 435 Hudson Street, 3rd Fl., New York, NY 10014, USA—Credit card orders: phone (646) 215-2500 or www.nyrb.com/summersale).

—Cecil Woolf's *Powys Heritage* series has published two new titles this summer: *T.F. Powys's Favourite Bookseller, the story of Charles Lahr,* by Chris Gostick and *Encounters with John Cowper Powys, a Meditation* by Christiane Poussier (tr. Nelly Markovic).

The first of these books recounts the picturesque and sad story of a German who, to avoid conscription in his native country, left in 1905 to come to London. Back home he had been involved in politics and religion, but soon turned his attention to Anarchist philosophy. Anarchism, together with his love for books, was to become a life-long dedication. He changed his name from Karl to Charles, lived in poverty, doing all kinds of jobs, and after being interned as a German during the 1914-18 war, he married a young Socialist of Polish origins, Esther Archer. They opened a bookshop, 68 Red Lion Street, between Holborn and Theobald's Road, which was to become famous as a "rendezvous for rebels and world-shakers". Charles Lahr's links with T.F. Powys came from Sylvia Townsend

monde". Ce fut Sylvia Townsend Warner qui recommanda T.F. Powys au libraire. Charles Lahr vint à East Chaldon en 1926 faire sa connaissance, et allait ensuite publier plusieurs novellas de Powys en éditions limitées et signées. La suite de l'histoire de la vie de Lahr est mélancolique mais dresse un tableau intéressant de la gauche intellectuelle en Angleterre entre les deux guerres.

Le deuxième livre est entièrement consacré à John Cowper Powys, pour lequel Christiane Poussier a depuis longtemps la plus vive admiration. Utilisant le prétexte de la rencontre dans un train d'un homme présenté jusqu'à la toute dernière page simplement comme "John" (hormis le titre!), c'est une tentative originale de présenter la vie de JCP et son œuvre à travers la méditation pleine de ferveur d'une admiratrice captivée.

—Les PUF viennent de publier dans la traduction de Judith Coppel, avec une préface de Denis Grozdanovitch, *Psychanalyse er moralité*, livre peu connu mais en fait capital, de John Cowper Powys (cf *lettre powysienne* 14, pp.31-37).

—Signalons qu'un index thématique des numéros 1-17 de *la lettre powysienne* est désormais disponible sur l'Internet à:

`http://www.powys-lannion.net/Index_1-17.pdf`

A nos abonnés disposant d'un accès internet, nous recommandons l'utilisation du fichier PDF, la recherche par Acrobat Reader facilitant l'accès à l'index. Sur simple demande, nous l'enverrons sous forme de livret imprimé aux autres abonnés.

—Quatre livres de John Cowper Powys sont maintenant accessibles en entier sur le site Gutenberg à `http://www.gutenberg.org/browse/authors/p`
Il s'agit de:

The Complex Vision
One Hundred Best Books
Suspended Judgments
Visions and Revisions

— Pour ceux qui aiment les arbres, la nature, l'art et la poésie, *la lettre* recommande le beau livre *Beechcombings, The Narratives of Trees*, (Vintage Books, 2003) de Richard Mabey, qui est une autorité pour tout ce qui concerne la flore en Grande-Bretagne. Ce livre est consacré particulièrement à l'histoire du hêtre, à son évolution dans le temps et à sa représentation dans les domaines de la peinture et de la poésie. C'est une méditation érudite, philosophique mais non technique sur l'arbre et sa relation à l'homme au cours des âges. Ainsi:

> Pour moi, la nature liquide des forêts de hêtres atteint son point culminant à l'époque des campanules sauvages. Ces campanules, tolérant au plus haut point l'ombre, sont caractéristiques des forêts de hêtres du sud. Aucune forêt d'arbres d'une autre espèce n'est—c'est le seul mot qui convienne—inondée de bleu de façon tout à fait semblable. En certains endroits que je connais dans les Chilterns, au même moment à quelques jours près, les campanules éclosent et les hêtres se couvrent de feuilles—marcher dans cette lumière vert-bleue c'est se déplacer alors au fond d'un aquarium.
>
> (...) Je me demande si l'impression que j'avais de l'aura liquide des

Warner's recommendation. After meeting Theodore in East Chaldon in 1926 Charles Lahr was to publish some of his stories in signed limited editions. The rest of his life story makes for melancholy reading but draws an interesting picture of the intellectual Left in England in between the two wars.

The second book is entirely devoted to John Cowper, for whom Christiane Poussier has for a long time nurtured the deepest admiration. Through the romanesque device of a meeting on a train of a man simply introduced to us as "John", except at the very end (and not counting the title!), a novel interpretation of his whole life and work. Its originality lies in the meditative fervour of a captivated admirer.

—*Psychanalyse et moralité*: a translation by Judith Coppel of *Psychoanalysis & Morality* with a preface by the French writer Denis Grozdanovitch has just been published by PUF (Presses Universitaires de France.

—An index to issues 1-17 of *la lettre powysienne* is available on the Internet at:

`http://www.powys-lannion.net/Index_1-17.pdf`

We recommend the use of this PDF file to those of our subscribers with access to the internet, since the search function of Acrobat Reader makes for easy access to the index. We will send on request a printed booklet to our other subscribers.

—The full text of four books by John Cowper Powys is now available on the Project Gutenberg website.

`http://www.gutenberg.org/browse/authors`

These are:

The Complex Vision
One Hundred Best Books
Suspended Judgments
Visions and Revisions

—For those who love trees, nature, art and poetry, *la lettre* strongly recommends a beautiful book, *Beechcombings, The Narratives of Trees* (Vintage Books, 2003), by Richard Mabey, (the author of *Flora Britannica).* The book is devoted to the history of beeches, their evolution in time and their representation in paintings and poetry. It is an erudite and philosophical, although not technical, meditation on trees, especially beeches, and their relation to man along the centuries. To give an instance:

> For me the liquid quality of beechwoods reaches its climax at bluebell time. Bluebells, supremely shade-tolerant, are the signature flower of the southern beechwoods. No other kind of wood is flooded—it's the only word—with blue in quite the same way. In some places I know in the Chilterns the bluebells and beech leaves open in the same few days, and walking in the green-blue glow is like wandering through an aquarium.
>
> (...) I 'm not sure if my sense of the beechwoods' watery aura was just an aesthetic conceit, or whether I was subconsciously beginning to glimpse something fundamental about how they worked—the slipperiness of life inside them, the glacial quality of their familiars as they unfurled themselves in the shadows and merged into the slow-flowing rhythms of the wood. There seemed to be nothing jagged about

> forêts de hêtres était seulement une idée purement esthétique, ou bien si je commençais subconsciemment à entrevoir quelque chose de fondamental concernant leur fonctionnement—comme la vie glissait insaisissable dans ce milieu, comme étaient glacées les composantes de sa flore, tandis qu'elles se déployaient dans l'ombre et se fondaient dans les rythmes lents du bois. Il semblait n'y avoir rien de heurté dans la vie parmi les hêtres. Parfois je me sentais moi-même une créature-hêtre, me glissant à travers ce profond océan de formes sinueuses et de couleurs assourdies, échappant ainsi au monde extérieur plus complètement que dans n'importe quel autre endroit connu de moi. Je dérivais dans les bois, emporté ici et là par les courants des arbres que je ne comprenais pas encore. (pp.39-41)

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Fabuleux Powys

John Cowper Powys *La Fosse aux chiens*[1]

IMAGINEZ un écrivain consommé donnant, et annonçant qu'il donne, à quatre-vingts ans, *libre* cours aux "purs" fantasmes qui fondent sa fiction depuis près de quarante ans: ce que donne Powys en 1952, dans *La Fosse aux chiens*, ce n'est autre, en effet, que son "enfer", revisité vingt ans après *Morwyn*. Cette fois il commente: *"J'ai découvert, chemin faisant, qu'il me fallait trois choses pour obtenir l'atmosphère requise: d'abord, une simplicité narrative qui puisse compenser la frivolité macabre du sujet, ensuite une exploitation éhontée de mes propres manies, enfin la volonté féroce d'éviter tous les clichés de la psychanalyse moderne."*

Dans *Morwyn*[2] (1932), il avait traité l'enfer traditionnel d'une manière saisissante, en imaginant un espace souterrain peuplé de monstres et de personnages historiques ou mythiques: à Sade et Torquemada s'opposaient Taliesin et Rabelais. Mais ici, Powys se paye le luxe de n'enchaîner le romancier qu'à ses obsessions. J'allais ajouter: sans affabulation; si, il y en a une—mais si mince! Voici le livre des transparences.

Il s'agit pour le héros, John Hush (un beau nom, ce Jean Chut, qui rappelle, comme toutes les *personae* de ce conte, bien des héros antérieurs: un jeu pour Powysiens), de passer un printemps dans l'asile, "moitié école de riches, moitié hôpital de luxe", où l'odieux Docteur Echetus (en grec homérique le "briseur d'hommes") poursuit de folles expériences de vivisection sur les chiens (d'où le titre français). Or, les personnages qui peuplent Glint Hall (beau nom dur et maléfique comme une pierre au brillant noir), qu'ils soient "malades" ou infirmiers, n'ont d'autre raison d'être que d'incarner les obsessions de l'auteur. Mais incarner est trop dire: il s'agit, certes, de mettre en scène, mais le théâtre n'est guère que celui des ombres portées sur un décor par la psyché de l'auteur.

Et d'abord le couple du héros, dont la manie consiste à couper une mèche de cheveux sur la tête des filles désirées, et de l'héroïne, la diaphane Antenna Sheer (Antenne "Pure"!) qui *souffre* de haine violente pour le Père. Ils tombent

---

[1] *La Fosse aux chiens* (*The Inmates*), tr. Daniel Mauroc, Le Seuil, 1976. Revue critique dans *La Quinzaine littéraire*, 16 juillet 1976. Merci à Jean-Pierre De Waegenaere pour m'avoir communiqué cet article et à Maurice Nadeau pour m'avoir permis de le reproduire.

[2] *Morwyn*, tr. Claire Malroux, publié en 1993 aux Editions Bourgois.

> beech life. Sometimes I felt like a beech-creature myself, slipping through this deep ocean of sinuous shapes and muted colours, escaping more thoroughly from the world outside than in any other kind of place I knew. I was adrift in the woods, floated this way and that by currents in the trees that I didn't yet understand. (pp.39-41).

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Fabulous Powys

John Cowper Powys *La Fosse aux chiens*[1]

IMAGINE an outstanding writer who, at the age of eighty, gives, and announces that he is giving, free rein to the "pure" phantasms which have been the foundations of his fiction for almost forty years: what Powys gives in 1952 with *The Inmates* is no other than his own vision of "hell", revisited twenty years after *Morwyn*. This time he comments:

> I instinctively discovered as I went along that three things were essential if I were to get the required atmosphere: first a simplicity of narrative to compete with the macabre frivolity of the subject, secondly a shameless exploitation wherever possible of my own personal manias, and thirdly a savage avoidance of all the modern psychoanalytical catchwords...

In *Morwyn* (1932), he had described traditional hell in a striking manner, imagining an underground area peopled with monsters and historical or mythical characters: Sade and Torquemada were opposed to Taliesin and Rabelais. But here, Powys offers himself the luxury of only shackling the novelist to his sole obsessions. I was on the point of adding: with no amendment; oh yes, there is one—but so minimal! This is the book of transparency.

The hero, John Hush (a lovely name, this John 'Quiet', which recalls, like all the *personæ* of this tale, many previous heroes: a game for Powysians) is to spend the spring in the asylum, "half an expensive school and half a luxurious hospital", where the odious Doctor Echetus (called in Homeric Greek "Maimer of Men") carries out mad vivisection experiments on dogs (hence the French title). Now, the characters at Glint Hall (a lovely name, hard and malevolent like a black polished stone), whether they be "patients" or nurses, are there to embody the author's obsessions. But 'embody' is saying too much: indeed, they are to be on stage, but such theatre is hardly more than shadows projected on scenery by the author's psyche.

And first, the hero, whose obsession consists in cutting a lock of hair from the heads of girls he desires, and the heroin, the wraith-like Antenna Sheer (Antenna 'Pure'!) who *suffers* from violent hate for the Father.They immediately and very Powysianly fall in love: see the beautiful scene of 'cerebral love' in Chapt. VI.

In fact nobody here is insane, just possibly perverse; all the inmates, by many a nebulous declaration, are introduced into the set of characters, as are the philosophical perverts and the fetichist sex heroes; there is for instance the usual Powysian confrontation between a Catholic priest and a Protestant clergyman, who are both superseded by a *deus ex machina* arriving from Tibet (the Celtic New Wales—is it not, Kenneth White?) just in time to resolve tensions in a

[1] *La Fosse aux chiens* (*The Inmates*), tr. Daniel Mauroc, Le Seuil, 1976. Review in *La Quinzaine littéraire*, 16 July 1976. My thanks to Jean-Pierre De Waegenaere for this article.

immédiatement et très powysiennement amoureux: voir la belle scène d''amour cérébral' du chapitre VI.

Autant dire que personne ici n'est fou, hormis de perversion; et la galerie s'étend, par maints discours fumeux, à tous les pensionnaires (*The Inmates*[3] est le titre anglais de l'œuvre), et aux pervers de la philosophie comme aux héros fétichistes du sexe; il y a, par exemple, le "passage obligé", selon Powys, qu'est l'affrontement entre le prêtre catholique et le pasteur protestant, tous deux supplantés par un *deus ex machina* venu à point du Tibet (les Nouvelles Galles celtiques—n'est-ce pas, Kenneth White?) pour résoudre les tensions en parlant de multivers plutôt que d'univers. Il y a aussi d'inoffensifs délirants du mysticisme, du nihilisme, du sensualisme...

Heureusement, les héros fuient dans une fin que l'auteur, avec une superbe indifférence qui figera le sourire des plus sceptiques, a écrite sur un mode plus improbable encore que le reste du récit. C'est, évidemment, que l'important n'est pas là, mais précisément dans la manière dont il a rendu ses personnages parfaitement transparents. Avant-derniers (Powys écrira encore une demi-douzaine de livres) avatars d'un monde romanesque naguère foisonnant (voir les *Enchantements*), n'en voici pas moins, quoique privés de sang romanesque, *des spectres qui évoluent dans le lieu même de l'écriture*: le lieu de l'affrontement des *personae* de l'auteur avec un espace privilégié: "La pente s'élevait si haut, au-dessus du mur de leur prison, que le sommet de la crête qu'il avait pu contempler, de la fenêtre du corridor, en toile de fond sur la tête de Tenna, lui apparaissait, à travers cette transparente ondulation de brume blanche, avec son camp préhistorique et ses deux sapins d'Ecosse, comme une vision de salut magique."

Les tentations de saint Powys ne sont peut-être pas du plus grand Powys, mais c'est du Powys authentique, remarquablement servi par une traduction à la fois scrupuleuse et heureuse. A tous égards, donc, ce livre est un régal pour amateurs.

Michel Gresset

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Solitude et Bonheur [1]

"...IL M'A FALLU un demi-siècle simplement pour apprendre quelles armes je dois prendre et quelles armes je dois rendre pour *commencer à vivre ma vie*", écrivait le romancier John Cowper Powys dans son autobiographie. Si cette lutte contre une nature travaillée d'angoisses obsessionnelles imprègne son œuvre romanesque, si les armes dont il se servit sont aisément reconnaissables d'un roman à l'autre, elles se trouvent décrites, analysées, exposées, parfois sous forme de recettes, dans les deux essais qui sont publiés aujourd'hui en français, *Une philosophie de la solitude* et *L'Art du bonheur*. Deux essais dont les titres pourraient paraître contradictoires, alors que chez Powys, solitude et bonheur se trouvent liés, sinon confondus; si bien que ces études se recoupent à plusieurs

[3] *The Inmates*, London: Macdonald, 1952; Village Press, 1974.

[1] John Cowper Powys, *Une philosophie de la solitude*, tr. M.Waldberg, La Différence, 1984, *L'Art du Bonheur*, tr. M.O. Fortier-Masek, L'Age d'Homme, 1984. Critique publiée dans la Nouvelle Revue Française, novembre 1984. Mes remerciements à C. Jordis.

multiverse rather than in the universe. There are also inoffensive characters delirious with mysticism, nihilism, sensualism...

Happily the heroes flee, in an ending which the author, with superb indifference that will freeze the smile on the lips of the most sceptical readers, wrote in a fashion even more improbable than the rest of the story. Obviously the important point does not reside here, but precisely in the way he manages to make his characters perfectly transparent. Among the last avatars (Powys had yet to write another half-dozen books) from a formerly exuberant fictional world (see *Glastonbury*), there nevertheless appear here *those spirits which haunt the very locus of literary creation*: where the confrontation of the author's *personæ* with a privileged space takes place:

> So high did the up-sloping distance rise above their prison wall that the summit of the eastern ridge which he had seen from the window of that passage as a background to Tena's head showed itself to him now through a wavering transparency of white mist, like a vision of magical escape, with its prehistoric camp and its two Scotch firs.

The temptations of Saint Powys may not be of the greatest Powys, but they are authentic Powys, remarkably well-served by a translation both scrupulous and felicitous. In all respects, this book is thus a delight for amateurs.

Michel Gresset

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Solitude and Happiness[1]

"... IT HAD TAKEN me half a century merely to learn with what weapons, and with what surrender of weapons, *I am to begin to live my life*" the writer John Cowper Powys wrote in his autobiography. If this struggle with a temperament wracked by obsessional anxieties permeates his novels, if the weapons which he used are easily recognisable from one novel to another, they are described, analysed, exposed, sometimes in the guise of recipes, in the two essays which are today published in French, *Une philosophie de la solitude* (*A Philosophy of Solitude*) and *L'Art du bonheur* (*The Art of Happiness*). Two essays whose titles could seem contradictory, whereas for Powys solitude and happiness are linked, maybe even indistinguishable; so that these studies overlap at several points, deriving as they both do from the same mental construction which is based upon his belief in Evil, and which includes common sense considerations alongside a vision fuelled by prehistory and cosmology. They are in no way a rigorous deduction from philosophical themes—which by the way is not what Powys attempts—, but a series of intensely personal glimpses, often delivered as prophecies, or of observations born from intimate experience echoing that of certain 17th century metaphysical poets, as well as Wordsworth's ecstasy. Powys explains this prejudice when he proclaims his distrust of any defined religion or given philosophical system, preferring impregnation by the "floating essences" of images, fragments, memories, "broken echoes, of the great mystical thoughts of the world" surviving since the origins of time. Are thus merged here certain elements of Christianism, of ancient philosophies and oriental thought—Taoism

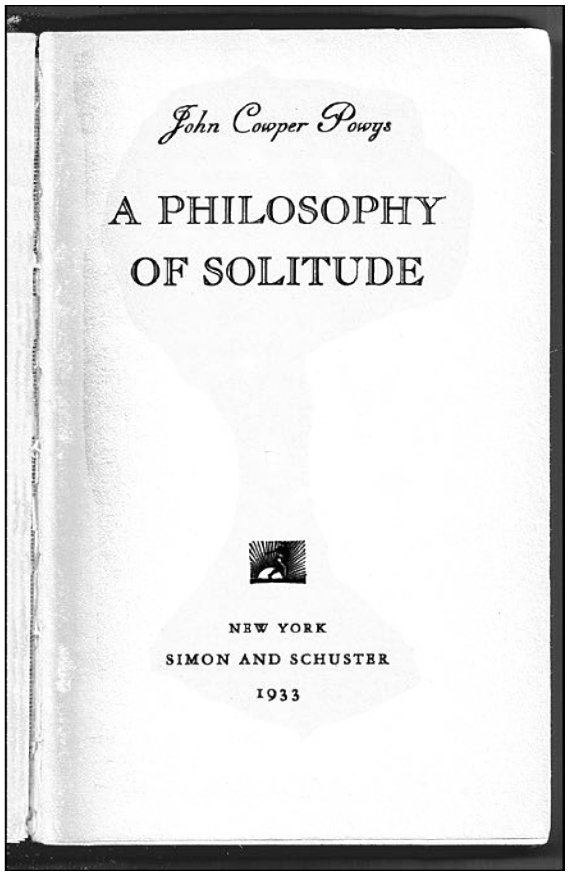
[1] John Cowper Powys, *Une philosophie de la solitude*, tr. M.Waldberg, La Différence, 1984, *L'Art du Bonheur*, tr. M.O. Fortier-Masek, L'Age d'Homme, 1984. Review in Nouvelle Revue Française, November 1984. Courtesy Christine Jordis.

reprises, l'une et l'autre s'inspirant d'un même système de pensée élaboré à partir de sa croyance au Mal, où voisinent des considérations fondées sur le simple bon sens avec une vision nourrie de préhistoire et de cosmologie. Il ne s'agit pas d'un développement rigoureux sur des thèmes philosophiques—tel n'est d'ailleurs pas le propos de Powys—, mais d'une série d'aperçus intensément personnels, souvent donnés sur un mode prophétique, ou de constatations tirées d'une expérience intime qui rejoint celle de certains poètes métaphysiques du XVIIè siècle, aussi bien que de l'extase de Wordsworth. Powys s'explique de ce parti pris lorsqu'il annonce sa méfiance vis-à-vis de toute religion définie ou système philosophique donné, leur préférant l'imprégnation par "la substance flottante" des images, des fragments, des souvenirs, des "échos brisés des grandes pensées mystiques du monde" légués depuis l'origine des temps. Aussi bien se mêlent ici certains éléments du christianisme, des philosophies antiques comme des pensées orientales—taoïsme et bouddhisme—, pour former un nouveau culte que Powys nomme tour à tour "culte de la vie" (pourvu d'une célébration, une "messe verte", conçue comme la culmination d'une extase), ou encore "élémentalisme", selon le rôle que fixe Powys au domaine sub-humain de l'inanimé. Ainsi propose-t-il un substitut à la religion. Dans cette recherche, la matière—le minéral, le végétal pour lesquels l'écrivain éprouve une si grande empathie—, en tant qu'elle représente "le grand mystère de l'univers" et témoigne de la présence du vivant, la matière va jouer un rôle essentiel: "L'élémentalisme est une philosophie qui sert de substitut à la religion; car il y a assez de mystère dans l'Inanimé pour satisfaire ce besoin." Et c'est dans la solitude que se noue le contact avec les éléments, dans cet état qu'il est possible d'accéder à "la conscience du lien existant avec l'insondable mystère de la matière". Tel un plongeur, la conscience s'enfonce à travers les sensations dans la vie de l'inanimé. Les extases ("extases-délivrances") que connaissent les personnages de John Cowper—état de fusion avec la nature décrit comme "l'étreinte érotique du Non-soi par le soi"—ne sont pas fortuits, mais proviennent d'un travail obstiné de la volonté sur l'esprit ("Par une manière de concentration délibérée, le mental peut assembler en lui-même ce qu'on peut appeler le mécanisme de l'extase-délivrance").

L'univers étant conçu en termes de lutte entre forces de création et forces de destruction, entre le Bien et le Mal ("Nous sommes tous les acteurs d'une tragédie dont nous ignorons le début et la fin... Tout le cosmos, visible ou invisible, sert de champ de bataille à des esprits en guerre"), et chaque être vivant participant nécessairement à cette lutte par la seule énergie dont il rayonne, il appartient à chacun de favoriser en lui-même les éléments qui le rangeront dans un camp ou dans l'autre, influant ainsi sur l'équilibre du monde. Certains sauront s'accorder à "la marée créatrice de la vie" parce qu'ils feront effort pour être heureux; d'autres, ne sachant pas surmonter certain état de malveillance envers eux-mêmes, contribueront à détruire le monde.

Ainsi, se détachant de la souffrance par la force de sa volonté, comme le feront ses personnages de roman en roman, Powys introduit le lecteur à la succession des métamorphoses qui lui permettent de se libérer, se scinder, se multiplier, se protéger, de fuir en de multiples incarnations qui sont autant de voies vers le bonheur.

Christine Jordis



and Buddhism—, forming a new cult which Powys either calls “life cult” (with its ceremony, a “green mass”, conceived as the culmination of an ecstasy), or else “elementalism”, according to the role given by Powys to the subhuman domain of the inanimate. Thus does he propose a substitute to religion. In this search, matter—mineral and vegetable for both of which the writer feels such great empathy—, in so far as it represents “the great mystery of the universe” and bears witness to the presence of life, matter will play an essential part: “Elementalism is a philosophy that serves as a substitute for religion; for there is enough of mystery in the Inanimate to satisfy this need.” And it is in solitude that contact with the elements occurs, and only then is it possible to be aware of “the strange link ... with the un-fathomable mystery of matter”. Conscience like a diver plunges through sensation into the life of the inanimate. The ecstasies (or “ecstasy-release”) experienced by John Cowper’s characters—a state of fusion with nature described as “an erotic embrace of the not-self by the self”—are not fortuitous but are achieved by a stubborn effort of the will over the mind (“By a certain deliberate concentration the mind can gather together within itself what might be called the ‘machinery of the ecstasy-release’”).

The universe being conceived in terms of a struggle between forces of creation and destruction, between Good and Evil (“We are all Dramatis Personæ in a vast deep tragical Play, of which we know neither the beginning nor the end .... The whole cosmos, visible and invisible, is a battleground of warring spirits”), and each living being necessarily taking part in this struggle with the sole energy which he radiates, it behoves each of us to favour those elements within himself which will place him on one side or the other, thus influencing the balance of the world. Some will know how to adapt to the “creative life-tide” because they will strive to be happy; others, not knowing how to overcome a certain state of malevolence towards themselves will contribute to the destruction of the world.

Freed from suffering by sheer force of will, as his characters will be from novel to novel, Powys thus acquaints the reader with the sequence of metamorphoses which will free and protect him through division and escape into multiple incarnations which are so many ways to happiness.

Christine Jordis

For twelve years, Christine Jordis held major responsibility for Literature at the British Council in Paris. She now works for Gallimard in the field of English literature and is a contributor to *Le Monde*. She is also a writer and has published several books of essays, including *De petits enfers variés, Jean Rhys: la prisonnière, Gens de la Tamise, Bali, Java, en rêvant* and most recently *L’aventure du désert*.

El salto del pez

(...) YA SEA SALTANDO, flotando o refugiándonos, volcada la energía disponible según los casos, para trascender el cúmulo de males que nos aquejan, debemos mantener en todo momento, y pese a todo, nuestro sentido del humor.

Podrá ser une humor cáustico y al caso, como el que encierra aquella sentencia de Baltasar Gracián en su Oráculo Manual: “Las malas noticias no darlas, mucho menos recibirlas”; podrá ser la puesta un ejercicio de esa capacidad de reírnos de nosotros mismos, recordando que pocas cosas molestan más al espíritu negativo que nuestra risa; podrá ser también participar de la gran carcajada cósmica festejando con Rabelais o Shakespeare o algunos cuentos de “Las mil y unas noches”, los aspectos más grotescos de nuestra propia condición humana, sin olvidar aquello de que si lo sublime está al borde de lo ridículo no es menos cierto que lo ridículo está al borde de lo sublime.

Lo que importa es que en todos los casos y cualesquiera sean las técnicas, estamos en ese estado de alerta permanente que nos haga agazaparnos en el mismo instante en que la gran mentira del desánimo, de la temerosa duda disfrazada de cinismo, nos ataca. Recordar aquella pregunta de William James: “¿Es que estamos tristes por los malestares que nos ocurren o es que nos ocurren esos malestares porque estamos tristes?”

Que los males existen, localizados o sueltos, por el mundo es una realidad que no pretendemos ignorar; lo que tenemos derecho a preguntarnos es hasta qué punto resulta espirítualmente saludable darles cabida en nuestra mente. No es ahogándonos nosotros como ayudaremos a los que es están ahogando; si ésa es nuestra generosa preocupación, no es perdiendo nuestra felicidad íntima como habremos de aliviar el padecimiento de los demás....(...)

ooooooooooooooooooo

The Ichthian Leap—or the duty of happiness

(...) WHETHER LEAPING, floating, or taking refuge to escape from our trouble, according to our available energy, one thing we need is a sense of humour. It can be caustic and pointed humour, like that of Baltasar Gracian (*Never convey bad news, still less receive it*); it could be our capacity to laugh at ourselves, since nothing more than laughter disconcerts the spirit of negativity; it could be joining in the cosmic labour of laughter we can enjoy along with Rabelais or Shakespeare or some of the Thousand and One Nights at the more ludicrous aspects of our human condition (remembering that if the sublime comes close to the ridiculous, the ridiculous is equally close to the sublime.

The important thing is that in whatever state and with whatever technique, we should be perpetually alert, ready to dodge the attacks of that great falsehood, despair, of fearful doubt disguised as cynicism. As William James demanded: ‘Are we made sad by our misfortunes, or do misfortunes happen to us because we are sad?’ That there are bad things in the world is a reality we cannot be ignorant of. What we have a right to ask is how much space we should let them have in our minds. Drowning ourselves cannot keep others from drowning. If sympathetic pain is a burden to us, losing our own happiness will not lessen others’ suffering... (...)

tr. Kate Kavanagh (Powys NL n°56)

Psychanalyse et moralité

John Cowper Powys

puf

Directrice de la publication: Jacqueline Peltier
Penn Maen
14 rue Pasteur
22300 Lannion
e-mail: J.Peltier@laposte.net
Abonnement annuel 5,00 € pour 2 numéros
Imprimée par nos soins
Numéro 18, 2 décembre 2009. Dépôt légal à parution
ISSN 1628-1624